



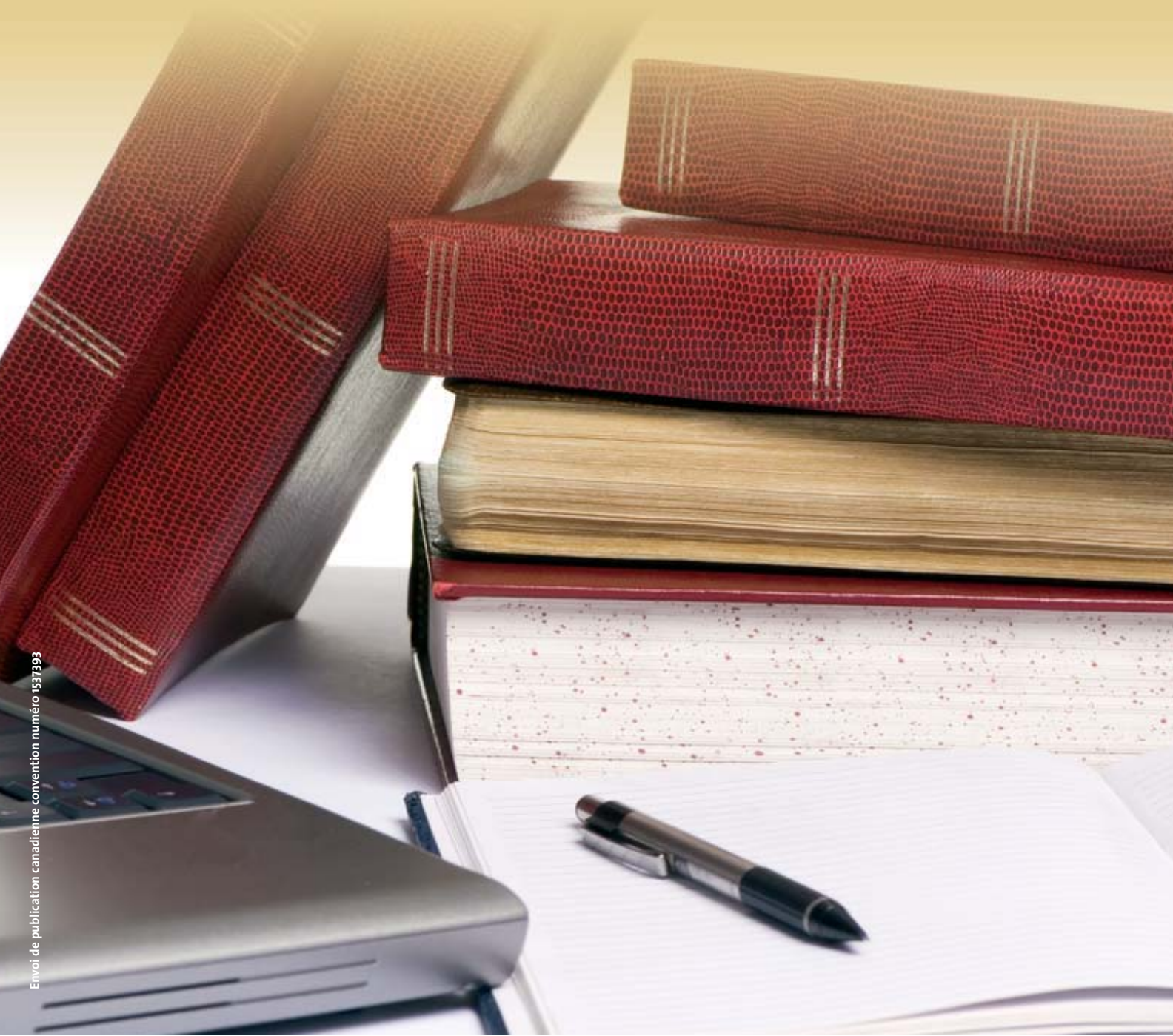
Ordre des traducteurs, terminologues  
et interprètes agréés du Québec

# Circuit

[www.ottiaq.org](http://www.ottiaq.org)

**UNE LANGUE EN ÉVOLUTION**

TRADUCTEURS FICTIFS



# Bitexte ou TM?

## Et pourquoi pas les deux?

# TEXTBASE TM

Développé par MultiCorpora, concepteur de logiciels spécialisés pour les langagiers

## ***MultiTrans 4***

- > Alignement automatique et fiable des documents
- > Revalorisation de toutes vos traductions antérieures
- > Extraction d'unités de traduction allant d'un simple terme à des paragraphes
- > Traduction en contexte directement depuis votre éditeur de texte
- > Gestion et extraction intégrées de la terminologie
- > Accès sécurisé aux TM et à terminologie via Internet

Découvrez comment les entreprises, les organismes gouvernementaux et les langagiers du monde entier...



exploitent le plein potentiel de leurs TRÉSORS multilingues!



**MultiCorpora**

Amérique du Nord : 1-877-725-7070

Europe : +32 (0) 2 21 3 0020

[www.multicorpora.com](http://www.multicorpora.com)

# Une langue et un comité de rédaction en évolution



Michel Buttiens, trad. a.

Il y a longtemps que le dossier que nous vous proposons dans ce numéro faisait partie de nos projets. Le voici enfin ! Et quel dossier ! Solange Lapierre et Éric Poirier ont réussi le tour de force d'obtenir la seule entrevue qu'Alain Rey ait accordée à un magazine québécois lors de son passage au Québec en mars dernier. C'est un honneur pour *Circuit* et un délice que je vous souhaite d'apprécier à sa juste valeur. Nous vous présentons dans cette livraison des extraits de cette entrevue, mais envisageons d'en afficher le texte intégral sur le site Internet de l'Ordre au cours des prochaines semaines. N'oubliez donc pas d'aller consulter régulièrement la page [www.ottiaq.org/publications/circuit\\_fr.php](http://www.ottiaq.org/publications/circuit_fr.php) ; c'est une bonne habitude à prendre... Mais le dossier ne s'arrête bien sûr pas à cette entrevue. Pour en connaître les faits saillants, je vous invite à lire l'introduction signée par nos deux collègues en page 5.

Du côté des chroniques, une mention spéciale cette fois-ci à Sur le vif, dans laquelle un collaborateur d'Eve Renaud a réuni des portraits de traducteurs dans la littérature, résultat d'une idée lancée sur le forum de discussion de l'OTTIAQ. Eve a également sollicité la contribution d'un des organisateurs des Jeux de la traduction, confrontation amicale entre étudiants de plusieurs universités canadiennes-françaises, en plus de nous livrer son habituel billet dans Notes et contrenotes.

Il faut que je vous parle de la chronique Nouveautés livres, où deux nouvelles collaboratrices, Anouk Jaccarini, traductrice agréée depuis peu, et Barbara McClintock, trad. a., donnent désormais un coup de main à Solange Lapierre. Ensemble, elles remplacent AnneMarie Taravella, trad. a., qui a récemment quitté le comité après quelques années de collaboration à Nouveautés livres et à Des campus. Merci à AnneMarie et bienvenue au sein du comité à Anouk et Barbara.

Dans nos prochains numéros, nous aborderons les thèmes suivants : nos professions en français aux États-Unis, tout d'abord, puis les langues de spécialité et les cabinets de traduction, avant de publier un numéro spécial anniversaire pour les vingt-cinq ans de *Circuit*. Si les dossiers sur le français aux États-Unis et les langues de spécialité sont bien avancés, nos collaborateurs Anouk Jaccarini et Éric Poirier sont ouverts aux suggestions d'articles pour le numéro sur les cabinets de traduction.

Tout le comité vous souhaite une bonne lecture et une merveilleuse fin d'été.

## Dossier

5

*Circuit* s'attaque ici à un vaste dossier, celui de l'évolution de la langue. Étant donné l'ampleur de la tâche, nos collaborateurs se sont, pour le moment, concentrés principalement sur le français.

## Sur le vif

18

Des collègues fictifs. Les Jeux de la traduction. Notes et contrenotes. Échappées sur le futur.

## Des revues

21

Contre le faible niveau de littéracie ; le jargon politique argentin ; l'interprétation médicale ; le moment idéal pour entrer sur le marché.

## Des livres

23

Un portrait des traducteurs littéraires anglophones du Canada. Les nouveautés.

## Pages d'histoire

26

Ekaterina Karavelova, traductrice bulgare, également enseignante, femme de lettres et combattante pour de nombreuses causes.

## Curiosités

28

Arumbaya et marollien...

## Des techniques

29

Les avantages de la traduction assistée par ordinateur.

## Des mots

30

Faut-il toujours traduire *Canadiens* par « Canadiens » ?

Publié quatre fois l'an par l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec

  
**Circuit**

**Vice-présidente, Communications — OTTIAQ**

Nunzia Iavarone

**Direction**

Michel Buttiens

**Rédactrice en chef**

Gloria Kearns

**Rédaction**

Yolande Amzallag, Philippe Caignon, Brigitte Charest (*Des revues*), Pierre Cloutier (*Pages d'histoire*), Marie-Pierre Hétu (*Des techniques*), Anouk Jaccarinni, Didier Lafond (*Curiosités*), Solange Lapierre (*Des livres*), Barbara McClintock, Éric Poirier, Eve Renaud (*Sur le vif*)

**Dossier**

Solange Lapierre et Éric Poirier

**Ont collaboré à ce numéro**

Tina Célestin, Annie Desnoyers, Michel Fournier, Yves Garnier, Margaret Jackson, François Lavallée, John Lejderman, Patricia Maire, André Racicot, Louis-Jean Rousseau, Raymond Roy, Marie Vrinat-Nikolov

**Direction artistique, éditique, prépresse et impression**

Mardigrafe



Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec

Aux grands mots, les grands moyens.



100 % PC

Imprimé sur papier recyclé 30 % postconsommation (couverture) et 100 % postconsommation (pages intérieures), fabriqué avec des fibres désencrées sans chlore, à partir d'une énergie récupérée, le biogaz.

2021, avenue Union, bureau 1108  
Montréal (Québec) H3A 2S9  
Tél. : 514 845-4411, Téléc. : 514 845-9903  
Courriel : [circuit@ottiaq.org](mailto:circuit@ottiaq.org)  
Site Web : [www.ottiaq.org](http://www.ottiaq.org)

**Publicité**

Catherine Guillemette-Bédard, OTTIAQ

Tél. : 514 845-4411, poste 225 • Téléc. : 514 845-9903

**Avis aux auteurs :** Veuillez envoyer votre article à l'attention de *Circuit*, sous format RTF, sur CD-Rom ou par courrier électronique.

**Droits de reproduction**

Toutes les demandes de reproduction doivent être acheminées à Copibec (reproduction papier)

Tél. : 514 288-1664 • 1 800 717-2022

[licences@copibec.qc.ca](mailto:licences@copibec.qc.ca)

La rédaction est responsable du choix des textes publiés, mais les opinions exprimées n'engagent que les auteurs. L'éditeur n'assume aucune responsabilité en ce qui concerne les annonces paraissant dans *Circuit*.

© OTTIAQ

Dépôt légal - 3<sup>e</sup> trimestre 2007

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISSN 0821-1876

**Tarif d'abonnement**

Membres de l'OTTIAQ : abonnement gratuit

Non-membres : 1 an, 40,26 \$ ; 2 ans, 74,77 \$. Étudiants inscrits à l'OTTIAQ : 28,76 \$. À l'extérieur du Canada : 1 an, 46,01 \$ ; 2 ans, 86,27 \$. Toutes les taxes sont comprises. Chèque ou mandat-poste à l'ordre de « *Circuit* OTTIAQ » (voir adresse ci-dessus). Cartes de crédit American Express, Mastercard, Visa : [www.ottiaq.org/publications/circuit\\_fr.php](http://www.ottiaq.org/publications/circuit_fr.php)



Deux fois lauréat du Prix de la meilleure publication nationale en traduction de la Fédération internationale des traducteurs.

échos

*Un bon tour d'horizon*

Je voudrais vous faire part de ma grande satisfaction à la lecture du numéro de *Circuit* consacré à la traduction juridique (numéro 95, printemps 2007). J'ai grandement apprécié les divers articles, et le tour d'horizon était franchement très réussi... et pourtant, je suis un traducteur technique spécialisé en mécanique aviation. Néanmoins, la qualité et l'intérêt des articles m'ont réjoui.

*Circuit* s'améliore d'année en année grâce à son personnel permanent et à ses nombreux collaborateurs. Félicitations et merci à tous et à toutes !

**André Senécal, trad. a., réd. a.**

**Nous aimons vous lire.  
Écrivez-nous pour nous faire part de vos commentaires.**

2021, avenue Union, bureau 1108  
Montréal (Québec) H3A 2S9

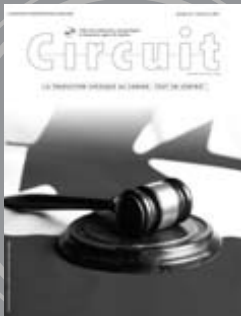
Tél. : 514 845-4411

Téléc. : 514 845-9903

Courriel : [circuit@ottiaq.org](mailto:circuit@ottiaq.org)

Site Web : [www.ottiaq.org](http://www.ottiaq.org)

NE RESTEZ PAS  
**hors circuit**



Consultez notre site Web au [www.ottiaq.org/publications/circuit\\_fr.php](http://www.ottiaq.org/publications/circuit_fr.php)

1 an, 4 numéros : 40,26 \$     2 ans, 8 numéros : 74,77 \$

Extérieur du Canada :  1 an, 4 numéros : 46,01 \$     2 ans, 8 numéros : 86,27 \$

Étudiants inscrits à l'OTTIAQ :  1 an, 4 numéros : 28,76 \$

LES TAXES SONT INCLUSES DANS LES PRIX

M.

M<sup>me</sup>

nom

prénom

adresse

code postal

courriel

téléphone

télécopieur

date

signature

(N° TPS : R132564493, N° TVQ : 1013734514)

**Paiement par carte de crédit :**  American Express     MasterCard     Visa

N° de la carte : \_\_\_\_\_ Date d'expiration : \_\_\_\_\_

**Chèque ou mandat poste à l'ordre de :**

OTTIAQ, 2021, avenue Union, bureau 1108, Montréal (Québec) H3A 2S9 • Télécopieur : 514 845-9903

**Circuit**

Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec

2021, avenue Union, bureau 1108  
Montréal (Québec) H3A 2S9  
Télécopieur : 514 845-9903

# La langue, elle aussi, elle bouge...

**F**aire le point sur l'évolution de la langue, quel projet passionnant, et en fait nécessaire pour nous tous, langagiers, mais quel immense projet... trop vaste peut-être. Nous avons pourtant tenté de faire un certain tour de la question en interrogeant quelques-unes des personnes qui jouent un rôle dans cette sphère. Nous avons ainsi eu le bonheur de rencontrer le grand lexicographe Alain Rey, de passage à Montréal pour recevoir le prix de l'Ordre des francophones d'Amérique, grâce au concours de Marie-Éva de Villers. Espérons que cette passionnante entrevue vous procurera autant d'intérêt et de plaisir qu'à nous.

Comme les dictionnaires Larousse jouent aussi un grand rôle en matière de néologie et de lexicographie, nous avons proposé à Yves Garnier, directeur du *Petit Larousse*, de nous parler des néologismes et des régionalismes. Ses propos devraient répondre à bien des questions que chacun se pose sur les tendances actuelles du français. De notre côté de l'Atlantique, l'Office québécois de la langue française joue un rôle clé depuis maintenant plus de trente ans, tant en néologie qu'en terminologie, et deux membres de l'Office nous font part des avancées dans ces deux domaines.

Les chercheurs qui observent l'évolution de la langue sont par ailleurs très nombreux, aussi avons-nous fait appel à deux d'entre eux, au Bureau de la traduction et à l'Université de Montréal. Ils examinent ce qui se déroule sous nos yeux en matière de langue parlée et de toponymie, par exemple. D'ailleurs, dans la vague de la mondialisation, thème omniprésent, il semble que la comptabilité soit elle aussi appelée à évoluer, et des groupes de travail suisses, belges, français et québécois collaborent à l'élaboration de nouvelles normes. Pour mieux se comprendre entre francophones! Par ailleurs, chaque jour, une langue particulière parvient à nos yeux et à nos oreilles : c'est la langue des médias, en perpétuel mouvement, soit à l'écoute des changements sociaux, politiques, etc., soit à l'avant-scène de tous ces changements. Nous avons donc donné un petit coup de sonde du côté de *La Presse* et de Radio-Canada. Nous aurions aimé bien sûr faire écho aux nombreux changements que connaissent les langues anglaises, mais ce sera pour une autre fois... Espérons que vous trouverez matière à réflexion dans ces pages. ☺



Par Solange Lapierre et  
Éric Poirier, trad. a.

# Les réflexions d'un grand lexicographe

○  
Le savoir-faire  
d'un éminent  
lexicographe sur  
le traitement des  
usages non  
conventionnels  
du français et  
sur les risques  
que présentent  
les anglicismes

Propos recueillis par Solange  
Lapierre et Éric Poirier, trad. a.

**A**lain Rey a reçu en mars dernier l'Ordre des francophones d'Amérique, en reconnaissance de la place de choix qu'il a toujours réservée au français d'Amérique dans ses ouvrages et pour le coup de main qu'il a donné à l'élaboration de la stratégie de promotion du français au Québec. Il nous a aimablement accordé une très longue entrevue, dont voici quelques extraits.

**Circuit** : Que pensez-vous de la notion de prototype conceptuel en lexicographie et en sémantique et du rôle qu'elle est appelée à jouer dans l'évolution des dictionnaires ?

**Alain Rey** : Aristote savait très bien que, quand on disait le mot grec pour « oiseau », on incluait un ensemble de choses que les savants connaissaient pour être communes, mais que, dans le langage ordinaire, les connotations du mot s'appliquaient mieux à certains aspects du mot scientifique que d'autres. J'ai une petite théorie, utilisée dans tous les dictionnaires dont je m'occupe, c'est que le même mot peut très bien avoir une valeur scientifique, avec une définition terminologique, qui ne coïncide pas forcément avec le prototype de la forme.

Prenez un mot comme « étoile » : par expérience quotidienne, c'est simplement un point lumineux dans le ciel, qui peut être une étoile au sens scientifique ou une planète, ou encore une météorite — on dit « étoile filante ». On continue à le dire bien qu'on sache que ce n'est pas une étoile. Quand vous vous promenez vers les îles de la Madeleine et que vous voyez certains animaux de grande taille qui ont l'air d'être des poissons, mais qui n'en sont pas parce que ce sont des mammifères, vous allez toujours dire que ce sont des baleines. Or, pour un zoologiste, ça peut être des rorquals, des cachalots, ou d'autres espèces. La qualification de baleine a deux valeurs, suivant que l'on est spécialiste ou que l'on est dans le langage courant.

On a dit, au XVIII<sup>e</sup> siècle, qu'une science n'est jamais qu'une langue bien faite. Ce n'est pas faux, mais, en même temps, la science est un combat contre la langue courante, parce que celle-ci est remplie de choses extrascientifiques ou anti-scientifiques, mais qui font partie de notre expérience. C'est tout à fait normal, parce que l'épistémologie se construit par l'histoire des sciences, d'une part, et elle est obligée de vivre à l'intérieur d'un système de pensée qui, lui, est commandé par le langage et la raison, en même temps, et qui peut très bien être basé, pour des raisons historiques, sur des connaissances fausses. Si vous avez un dictionnaire très savant, à l'intérieur d'une science, à chaque terme correspond une signification, et une seule, pour que la langue colle à la description du réel qu'a fait la science en question.

**C.** : Et la question des noms propres ?

**A. R.** : Les noms propres font bel et bien partie de la langue, parce qu'on en a besoin pour s'exprimer. Ce sont des entités, des signes qui ne s'appliquent qu'à un seul objet. Quand ils s'appliquent à plusieurs objets, c'est une homonymie. Vous avez peut-être à Montréal 200 000 Louis et vous avez certainement 30 000 Gagnon. Et on compte de par le monde une vingtaine de Paris, dont environ une douzaine aux États-Unis. Curieusement, c'est complètement fonction de l'histoire. On est frappé, quand on est de la France, en regardant un annuaire de téléphone québécois, de la fréquence de certains noms. Il y a moins de noms différents que dans l'annuaire d'une grande ville en France.

N A DIT, AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE,  
QU'UNE SCIENCE N'EST JAMAIS  
QU'UNE LANGUE BIEN FAITE.  
CE N'EST PAS FAUX, MAIS, EN  
MÊME TEMPS, LA SCIENCE EST  
UN COMBAT CONTRE LA LANGUE  
COURANTE, PARCE QUE CELLE-CI  
EST REMPLIE DE CHOSES  
EXTRASCIENTIFIQUES OU ANTI-  
SCIENTIFIQUES, MAIS QUI FONT  
PARTIE DE NOTRE EXPÉRIENCE.

Dans un dictionnaire de noms propres, les critères de sélection ne sont pas du tout les mêmes que dans un dictionnaire de langue : pour la langue, c'est un critère de fréquence ; pour les noms propres, c'est un critère de notoriété et d'importance culturelle. Si un dictionnaire correspondait à la fréquence de l'apparition des noms propres dans les journaux, on aurait tous les joueurs de hockey et de tennis, et pas les philosophes grecs ni les musiciens autrichiens du XVII<sup>e</sup> siècle ! C'est une sélection qui a une valeur d'affirmation culturelle.

Quand on fait une encyclopédie, on a le choix des entrées. Quand on fait un dictionnaire de langue, c'est la langue qui fait le choix et on est obligé de s'y plier, sinon, le bouquin est inutilisable. Dans une encyclopédie, si vous parlez de la fabrication du miel, vous pouvez mettre ça sous l'entrée abeille, ruche, miel, ou apiculture. Mais, si vous faites un dictionnaire de langue, vous êtes obligé de mettre tous ces mots-là et



de faire des renvois réciproques. Si vous faites une encyclopédie, vous pouvez n'en mettre qu'un seul et aussi expliquer la fabrication du miel et son utilisation sociale, et le fait qu'on l'utilisait avant de savoir élever les abeilles sous forme de prélèvement des ruches des abeilles sauvages et en faire l'histoire, etc. Ça part dans tous les sens. En plus, une encyclopédie a une caractéristique propre, elle peut être traduite. Ces différences sont telles qu'on est étonné qu'elles soient neutralisées par la plupart des publications.

Un dictionnaire de langue ne peut pas être une photographie de la langue. C'est une cartographie. Et une cartographie correspond à des choix : il y a des types d'objets qu'on va décrire et d'autres qu'on va abandonner. On ne mettra pas les terrains géologiques dans une carte routière, ni les routes dans une carte géologique. On aurait un objet inutilisable. C'est un peu la même chose. Une langue, c'est un système d'expression et de communication qui est valable pour un groupe qui peut très bien être multiple, qui peut très bien s'incarner dans des populations qui ne se rencontreront jamais. Je pense aux différences entre les diverses époques. Le français est parlé depuis mille ans. Il est parlé sur les cinq continents. Il y a une multiplicité d'usages, même à l'intérieur de la même époque et du même lieu. À Montréal, on ne peut pas dire que l'usage du français soit homogène. Parce qu'il y a des couches sociales, des couches d'éducation, des gens qui ont reçu une éducation suivie, et il y a tous les gens qui arrivent avec une langue maternelle différente, et qui sont obligés d'avoir affaire au français, et qui vont avoir des usages que les dictionnaires ne décriront jamais.

Il faut bien distinguer l'emploi normal d'une langue, disons l'anglais en France, qui est quand même complètement exceptionnel, ou l'invasion d'éléments lexicaux à l'intérieur d'une phrase. Si vous prenez un texte normal et spontané — un paysan à la campagne ou un artisan dans une petite ville —, ou si vous comptez les mots d'un journal comme *Le Monde* ou *Le Figaro*, vous verrez que le pourcentage dégringole de 10 % à 1 %.

**C. : Justement, quel est l'avenir de cette fréquentation de l'anglais, surtout sur le plan de la lexicographie, puisque, dans les faits, l'anglais est omniprésent ?**

**A. R. :** Les anglicismes au Québec et les anglicismes en France sont souvent très divergents. Et surtout, un anglicisme au Québec, avec l'histoire et avec la réalité géographique et économique, c'est-à-dire le contact des langues, ça n'a pas du tout la même signification. En France, c'est ennuyeux, mais ce n'est pas du tout le même type de danger. C'est plutôt un danger culturel, une sorte d'imprégnation par la télévision, par la publicité... Mais il y a une sorte de digestion qui se fait, qui fait que le mot anglais se transforme et est prononcé de telle manière qu'il n'est plus compréhensible par un anglophone, ce qui est une sorte de défense. C'est assez curieux. Et les anciens anglicismes intégrés ne sont plus des anglicismes.

Le plus grand risque, pour la francophonie européenne, c'est que la majorité des Français ont l'air de penser qu'ils sont en prise directe sur la réalité. La langue est une sorte de rideau entre les choses et le cerveau. On a tendance à l'oublier. Du coup, la langue est en danger. Qui défend le français ? Qui invente la francophonie ? C'est Norodom Sihanouk, Césaire, Senghor. Jamais le président de la République française !!

**C. : Par rapport à ce risque, mais aussi par rapport à la situation du Québec, comment les dictionnaires doivent-ils s'adapter ?**

**A. R. :** On en est à un stade intermédiaire. On commence à ouvrir les portes aux mots qui ne sont pas employés en France, mais on ne le fait, évidemment, que d'une manière insuffisante par rapport aux équilibres démographiques. Il y a une chose très curieuse que j'aime bien dire au Québec, ou n'importe où en francophonie, c'est que, si on se plaint qu'il n'y a pas assez de belgicisms, d'helvétismes, de canadianismes, d'antillanismes ou d'africanismes, c'est bien pire pour les régionalismes français à l'intérieur de l'Hexagone. Le premier dictionnaire qui intègre des régionalismes en français employés par 10 % de la population — il faut des critères objectifs —, c'est mon *Dictionnaire culturel*.

**C. : Dans la dernière édition du *Petit Robert*, on trouve des mots comme meuf, keuf...**

**A. R. :** J'ai toujours été très ouvert aux variantes, à condition qu'elles soient diffusées. Je n'ai jamais laissé passer un mot des cités ou des banlieues qui n'était connu que dans ce milieu. En revanche, je l'inclus quand il a commencé à être connu, comme *ripoux*, par un film, qu'il est utilisé dans les cours d'école et que les gamins de tous les milieux en France le connaissent.

**C. : Pour ce qui est des rectifications de l'orthographe, malgré les efforts des lobbys en ce sens, on constate, qu'il n'y a pas pénétration dans la langue réelle.**

**A. R. :** Pas même dans les dictionnaires. Nous avons beaucoup de réticences. Comme on se veut plus observateurs que prescripteurs, on a dans un premier temps accepté toutes les propositions de changement d'orthographe, en se disant que certaines allaient passer, mais on s'est aperçu que ça ne marchait pas du tout. Elles ne sont pas assez générales. Et elles le seraient qu'elles ne passeraient pas du tout. Ce serait une véritable révolution. Même en ce qui a trait aux participes passés. Il y a trop d'attachement aux difficultés héritées. Il y aurait le lobby des professeurs, une partie d'entre eux en tout cas, des imprimeurs, des correcteurs. Les correcteurs, c'est leur raison d'être : ils se battent pour un trait d'union



Alain Rey en compagnie de Solange Lapierre et d'Éric Poirier

Photo : Rita Zizka



et une majuscule. Depuis quarante ans, je veux qu'on écrive Moyen âge sans trait d'union avec un petit a, mais j'ai cédé. Ça a si peu d'importance...

**C. : En anglais, surtout aux États-Unis, les changements de l'orthographe sont très facilement acceptés. Pourquoi l'attitude des francophones est-elle si différente ?**

**A. R. :** Il y a un blocage, qui demeurera tant qu'on n'aura pas une révolution culturelle dans ce domaine-là. C'est possible que ça finisse par changer à cause d'Internet, à cause de l'usage de l'écran, avec le goût de la modernité, le goût du jeu. Prenons les SMS. Je ne peux pas faire une entrevue en France sans qu'on me pose la question des messages SMS. Les SMS, ça peut perturber quand on est en cours d'apprentissage de l'écriture. Mais c'est tellement différent de la norme. C'est des rébus, des jeux de mots, du jeu sur la langue. Les enfants qui ont une bonne orthographe, ils jouent et ils reviennent à la bonne orthographe. Pour ceux qui ont une mauvaise orthographe, c'est plus problématique. Elle empirera parce qu'il y aura interférence entre les deux codes. Mais ce n'est pas ça qui va dégrader l'orthographe française. De toute façon, elle sera toujours dégradée parce qu'elle est trop complexe, et la situation ne s'améliorera pas tant qu'on n'acceptera pas de la rendre un peu plus phonétique.

**C. : L'avenir du français ne serait-il pas dans la simplification de l'orthographe, à l'instar de l'espagnol ?**

**A. R. :** C'est mon avis, mais ça ne s'impose pas. Au moment où il y a eu un petit effort de modification

de l'orthographe, j'avais déclaré : « La réforme de l'orthographe vers plus de phonétisme est une nécessité intellectuelle et une impossibilité sociale ! » Joseph Hanse avait fait une sorte de réunion régulière au Conseil international de la langue française et il avait imposé à l'Académie française un certain nombre de modifications, qui simplifiaient un peu. L'Académie les a imprimées dans les premiers fascicules de son dictionnaire. Quand est venu le temps de faire paraître un volume, les académiciens les ont toutes supprimées pour revenir à l'orthographe traditionnelle, tellement ils avaient été critiqués par les plus conservateurs d'entre eux.

**C. : Par contre, les nouveaux correcteurs orthographiques ne font-ils pas maintenant office de norme ? Et, en prime, ils intègrent pour la plupart la réforme de l'orthographe.**

**A. R. :** Ça rejoint ce que je vous disais. Si ça évolue, ce sera grâce à l'informatique. De toute façon, l'informatique va apporter des modifications qu'on ne peut entrevoir pour le moment en ce qui a trait au livre ou à la presse écrite, qui va complètement changer la nature des dictionnaires. Pour le moment, les dictionnaires sur papier se vendent beaucoup plus que les produits de type CD-Rom, mais le CD-Rom, c'est un intermédiaire. C'est un peu comme le passage de la cassette vidéo au DVD. ☺

## Les dictionnaires Larousse dans la francophonie

Par Solange Lapiere  
et Éric Poirier, trad. a.

**C**omme on trouve un Petit Larousse dans chaque maison ou presque, il importait de connaître la position de ce grand éditeur de dictionnaires, et en particulier celle d'Yves Garnier, directeur du Petit Larousse, face aux questions qui se posent aujourd'hui à la langue française devant l'afflux des néologismes techniques marqués par l'anglais, l'intérêt croissant en faveur des régionalismes et l'envahissement de l'oral dans l'écrit, et qui, bien sûr, touchent les francophones de partout.

**Circuit : Quelle place faites-vous aux régionalismes et aux québécoisismes ?**

**Yves Garnier :** Le *Petit Larousse* s'attache à représenter le français dans toute sa diversité, car c'est elle qui fait la richesse de la langue. C'est pourquoi il accueille dans ses pages des régionalismes, mots propres aux diverses régions de France, et des mots du français « extra-hexagonal ».

Les régionalismes de la France sont souvent proposés par nos collaborateurs (nombreux à être originaires de la province, à l'instar de beaucoup de Parisiens). Les créolismes (Antilles françaises, La Réunion, Polynésie française ou Nouvelle-Calédonie) sont sélectionnés dans nos diverses références (dictionnaires locaux, sites Internet) et désormais vérifiés avec des correspondants sur place. Les mots venus des pays de la francophonie autres que la France nous sont proposés par des correspondants, en général des linguistes, natifs de la Belgique, de la Suisse, du Québec ou de divers pays africains. En effet, eux seuls peuvent déterminer ce qui fait partie de la « langue partagée » dans leur communauté respective.

**C. : Et quels sont vos critères de choix ?**

**Y. G. :** Schématiquement, on peut dire que les régionalismes témoignent d'une langue figée, alors que le lexique de la francophonie représente une langue toujours en évolution, extrêmement vivante et dynamique.



Les critères de sélection des dialectes francophones sont donc subtils : il faut à la fois attiser la curiosité du lecteur français, premier public de l'ouvrage, et rester utile et crédible vis-à-vis des publics belge, suisse, québécois ou africain, auxquels l'ouvrage est également destiné. Cela consiste avant tout à ne pas accueillir des mots donnant une vision caricaturale de leurs pays respectifs et implique d'introduire chaque année de véritables néologismes venus de ces pays, car ce sont eux qui montrent le dynamisme du français parlé hors de la France.

Par ailleurs, si un mot est employé dans plusieurs régions de la France, il est cité. Un régionalisme peut aussi être employé dans un pays francophone limitrophe de la région française où ce régionalisme a cours (le nord de la France et la Belgique, par exemple). Le régionalisme peut encore avoir essaimé dans un pays autrefois colonisé par la France, par le jeu des migrations (l'ouest de la France et le Québec ont ainsi un lexique commun assez important : citons, dans les mots récemment introduits, la « chocolatine » [le pain au chocolat], et « mouillasser » [bruiner]).

#### C. : Comment intégrez-vous la néologie ?

**Y. G. :** La partie des noms communs du *Petit Larousse*, dont la nomenclature annonce 59 000 mots et leurs sens, est enrichie chaque année d'environ 150 néologismes, considérés comme particulièrement représentatifs de la « langue partagée », celle qui est comprise et utilisée par la majorité des locuteurs francophones.

Pour nos rédacteurs, est un néologisme tout fait langagier qui présente une divergence par rapport à ce qui figure déjà dans l'ouvrage. Il peut s'agir d'un mot nouveau (mot de langue ou de terminologie), d'un sens nouveau d'un mot déjà présent dans la nomenclature, d'une locution nouvelle de langue (expression nouvelle, par exemple) ou de terminologie, d'une variante graphique ou d'un changement de catégorie grammaticale.

Une base de données informatisée a été créée dès 1988 pour la veille néologique. Véritable observatoire de la langue, elle met à notre disposition un nombre considérable de nouveautés lexicales. Les grands quotidiens et magazines nationaux sont régulièrement dépouillés, et d'autres publications sont lues périodiquement.

Les principaux critères retenus dans la sélection des néologismes sont des critères objectifs : la fréquence, associée à l'ancrage dans la réalité et à la multiplicité des supports (essentiellement la presse écrite) dans lesquels le néologisme est apparu, et parfois l'urgence. Par exemple, dans le *Petit Larousse 2007*, le terme « chikungunya » (virus transmis par un moustique et qui venait de toucher massivement La Réunion) a été introduit parce qu'il répondait très exactement à tous ces critères. Parfois, ce critère d'urgence supplante celui de fréquence : quand le terme « bioterrorisme » est apparu dans le *Petit Larousse* en 2003, peu de fiches le représentaient dans la base de données, mais il avait été sélectionné au cours de la campagne de mise à jour

commencée à l'été 2002. L'ombre du 11 septembre 2001 était encore très prégnante...

Enfin, on préfère les néologismes pérennes, c'est-à-dire destinés à rester longtemps dans l'ouvrage, aux néologismes éphémères, perçus comme représentant un effet de mode. Enfin, sont systématiquement rejetés des termes jugés dérangeants, notamment par les connotations qui leur sont attachées (mots racistes ou orduriers), quelle que soit leur fréquence d'emploi.

#### C. : Et qu'en est-il des anglicismes ?

**Y. G. :** Parler des anglicismes selon qu'on est Français ou Québécois revient pratiquement à ne pas parler du même sujet. En effet, le problème ne peut pas être abordé de la même façon par un locuteur québécois dont la langue est ressentie comme minoritaire dans un pays à majorité anglophone et par un locuteur français qui ressent sa langue comme celle de tout le pays et même, en partie, celle de plusieurs pays limitrophes.

Pour les Québécois, défendre la langue française est un combat quotidien. Il s'agit pour eux d'une question identitaire et politique, donc d'un problème crucial. Les Français dans leur ensemble ne se sentent pas menacés dans leur langue. Ils s'inquiètent plus de l'appauvrissement du français en général que de l'envahissement de l'anglais, même si des voix s'élèvent régulièrement pour dénoncer le « franglais ». D'où parfois une relative incompréhension entre Québécois et Français sur ce thème.

Les Français, réputés peu doués pour les langues, adorent en revanche employer des mots anglais ! Les anglicismes sont particulièrement nombreux dans les médias, et la publicité en raffole. Parmi les introductions récentes, on peut citer le *best of* (la compilation des titres d'un chanteur), le *making of* d'un film (les coulisses du tournage), le *casting* (la distribution d'un film ou d'un spectacle). L'informatique, le marketing, la gestion, sont aussi des domaines où les anglicismes pullulent.

Les Québécois ont été les premiers à prendre conscience de l'enjeu que constituait la Toile et ils ont beaucoup œuvré pour qu'Internet ne donne pas accès qu'à des sites de langue anglaise. On admire aussi leur ingéniosité à proposer des équivalents français face à la déferlante des néologismes anglais liés à l'émergence des technologies nouvelles. On se souvient d'avoir été conquis par le québécoïsme « courriel », qui, vite adopté, a perdu son marqueur « Québec » dans le *Petit Larousse*, par le « clavardage » et, plus récemment, par la « baladodiffusion » (l'équivalent de *podcasting*).

S'il arrive à la France d'adopter des québécoïsmes remplaçant avec pertinence certains anglicismes, il faut cependant mentionner le travail remarquable de la Commission générale de terminologie et de néologie, qui dépend du ministère de la Culture et de la



Yves Garnier



Communication, de proposition de termes français dans des secteurs d'activité très variés (notamment les sciences et les techniques). Ces termes doivent recevoir l'approbation de l'Académie française avant d'être publiés dans le *Journal officiel de la République française*. Leur emploi s'impose alors à l'administration.

Le *Petit Larousse* se fait le relais de ces recommandations officielles car celles-ci contribuent à l'enrichissement de la langue française. La recommandation officielle, quand elle existe, est indiquée après la définition de l'anglicisme (ex. : *ferry-boat* n.m. [...]. *Recomm. off.* : [*navire*] *transbordeur*). Notons au passage que la recommandation officielle ne correspond pas forcément au mot français employé au Québec (en l'occurrence, « traversier »). Le cas idéal est celui de la recommandation officielle si bien entrée dans l'usage qu'elle en fait oublier jusqu'à

l'existence du terme anglais initial. Dans le prochain millésime, la locution « centre d'appel » sera définie dans le *Petit Larousse* sans qu'il ne soit fait mention du *call center* dont elle est l'équivalent français (et même l'exacte traduction, sans qu'on puisse dans ce cas parler de calque) !

Quant à l'avenir de l'influence de l'anglais, il s'agit d'une langue « pratique », très employée partout dans le monde, on le sait, et dans tous les domaines. On voit mal comment son influence pourrait s'infléchir dans les prochaines années.

### C. : Quel est l'avenir du français à vos yeux ?

**Y. G. :** Le français est parlé sur les cinq continents et, par le jeu de l'évolution démographique, par plus de locuteurs qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais là encore, qu'est-ce qui importe vraiment ? Le nombre de locuteurs qui parlent français ou la qualité du français qu'ils parlent ?

Car ce qui menace plus directement notre langue, c'est le terrible appauvrissement général du lexique employé par les jeunes : les mots qu'ils comprennent, mais surtout ceux qu'ils emploient. Comment exprimer avec exactitude sa pensée sans un minimum de vocabulaire ? La déliquescence de la syntaxe est peut-être plus préoccupante encore. La conjugaison des verbes s'est considérablement simplifiée ces dernières années : elle ignore désormais le subjonctif (même le présent de ce mode), connaît à peine le conditionnel et ne conserve de l'indicatif que le présent, l'imparfait et le passé composé. Et la fameuse concordance des temps est passée aux oubliettes. Certes, cela concerne surtout les jeunes générations, mais l'avenir de la langue passe en partie par elles.

### C. : Enfin, comment traitez-vous les rectifications orthographiques ?

**Y. G. :** Les rectifications de l'orthographe française ont été adoptées en 1990 par le Conseil supérieur de la langue française et approuvées par l'Académie française. Peu après, celle-ci a précisé que ce document ne contenait « aucune disposition de caractère obligatoire » et a souhaité « que ces simplifications ou unifications soient soumises à l'épreuve du temps ». Elle concluait qu'« aucune de ces deux graphies ne [pouvait] être tenue pour fautive ».

Dans sa nomenclature, le *Petit Larousse*, dictionnaire d'usage, ne prend en compte que les graphies que cet usage a entérinées, sachant qu'un consensus ne s'est pas établi sur toutes les rectifications proposées en 1990. Celles-ci ont leurs partisans, mais aussi leurs détracteurs. Plus de quinze ans après leur adoption, on peut donc faire le constat suivant : près de 40 % des graphies de la nouvelle orthographe sont mentionnées dans le *Petit Larousse*. La nouvelle graphie peut être l'unique graphie retenue dans l'ouvrage (c'est le cas quand elle a effectivement supplanté la graphie traditionnelle dans l'usage : « portemine » au lieu de « porte-mine »). Quand les deux graphies se rencontrent l'une comme l'autre dans les textes, conformément à la règle de la fréquence d'usage, c'est soit la graphie rectifiée (« grigri » ou « gri-gri »), soit la graphie traditionnelle (« crèmerie » ou « crémèrie ») qui est proposée en première graphie.

Bien qu'il soit difficile de généraliser, on peut toutefois observer certaines tendances : les propositions qui sont entrées le plus facilement dans la langue sont celles qui allaient dans le sens du « bon sens » et qui suivaient le mouvement naturel de la langue, qui est en général celui de la simplification et de l'harmonisation. On citera la soudure (ou agglutination) des noms composés par la suppression du trait d'union (« portemine » devenu « portemine ») ; la rationalisation du pluriel des noms composés sur le modèle de celui des mots simples (les mots composés du type « pèse-lettre[s] », par exemple, prennent de plus en plus fréquemment un « s » au pluriel à la fin du deuxième élément) ; la mise en conformité des graphies avec la prononciation (les graphies rectifiées « asséner », « événement » et « crèmerie » illustrent ce cas de figure). Enfin, signalons le cas des mots étrangers, dont la transcription suit de plus en plus naturellement la règle des mots français pour l'accentuation (un allégretto, par exemple) et le pluriel (des scénarios, des médias, etc.).

Depuis le 12 avril 2007, une note du Bulletin officiel du ministère de l'Éducation nationale, de l'enseignement supérieur et de la recherche indique explicitement que l'orthographe rectifiée est destinée à être enseignée. La question de la mise en conformité des ouvrages dictionnaires, notamment des ouvrages pédagogiques, avec la nouvelle orthographe, se pose donc désormais de façon différente. ☺

Yves Garnier, lexicographe, a répondu aux questions de Solange Lapière et d'Éric Poirier avec l'aimable collaboration de Patricia Maire.

QUANT À L'AVENIR DE  
L'INFLUENCE DE L'ANGLAIS,  
IL S'AGIT D'UNE LANGUE  
« PRATIQUE », TRÈS EMPLOYÉE  
PARTOUT DANS LE MONDE,  
ON LE SAIT, ET DANS TOUS  
LES DOMAINES. ON VOIT MAL  
COMMENT SON INFLUENCE  
POURRAIT S'INFLÉCHIR DANS  
LES PROCHAINES ANNÉES.



# L'évolution des toponymes : le cas particulier des villes

Imaginons l'acheteur du premier *Larousse*, en 1905, qui feuillette l'édition de 2007... Quelles surprises! Bien sûr, les noms de pays ont changé, surtout en Afrique, mais parions qu'il sera encore plus intrigué par ceux de villes. Par exemple, en Russie, il y a plus d'un siècle, l'empire tsariste s'effondre dans le maelström dantesque de la Première Guerre mondiale. La Révolution bolchévique amène le régime soviétique qui fait table rase de la famille impériale et d'une grande part de la toponymie. À la mort du fondateur de l'URSS, l'ancienne capitale impériale prend le nom de *Leningrad*, *Sverdlovsk* remplace *Iekaterinbourg*, tandis que *Gorki* supplante *Nijni Novgorod*. L'avènement du stalinisme fait lui aussi une victime : *Tsaritsine* est renommée *Stalingrad* en l'honneur du dictateur soviétique jusqu'en 1961, à la fin du stalinisme, quand la ville devient *Volgograd*.

Les cas de l'Ukraine et du Bélarus (ancienne Biélorussie) sont à la frontière de la politique et de la linguistique. Ces pays sont fortement russifiés : le nom des capitales, *Kiev* et *Minsk*, sont bel et bien russes alors que, dans les deux langues nationales, elles se nomment plutôt *Kyiv* et *Mensk*. De même, la centrale de *Tchernobyl*, en Ukraine, porte en réalité le nom de *Tchornobyl*. Le désir des deux pays de promouvoir le nom véritable de leur capitale sur la scène internationale s'explique à la fois par une volonté d'émancipation vis-à-vis de la Russie, mais aussi par le désir de mettre l'ukrainien et le bélarussien (ou biélorusse) en valeur. On observe le même phénomène dans la Moldova roumanophone, qui a remplacé le toponyme russe *Kichinev* par *Chiflinau*.

## Le Taipei chinois à l'OMC

En Asie, les changements sont clairement motivés par la politique : *Saigon*, remplacée par *Hô Chi Minh-Ville* du nom du leader communiste — selon un chemin inverse de l'ex-URSS. Toutefois, à propos de *Formose*, alias *Taiwan*, la controverse fait rage. Cet État, dernier refuge des opposants au régime communiste de Pékin, a été longtemps le seul représentant du peuple chinois aux Nations Unies. En compagnie de la Chine, il détient un siège à l'Organisation mondiale du commerce, qui héberge non pas des États, mais des « économies »... Sous la pression de la Chine, qui ne reconnaît pas *Taiwan*, on parle de *Taipei chinois* au sein de cette organisation. Sur le plan linguistique, une aberration. Imaginez le *Madrid espagnol*!

L'Asie est un terreau fertile pour les changements de noms. Le plus controversé demeure *Beijing*, à l'origine peu connue : jadis, le chinois était une langue translittérée, c'est-à-dire que les noms étaient transcrits

phonétiquement dans la langue d'arrivée, selon des règles propres à cette dernière. Par exemple, *Tianjin* s'écrivait *T'ien-Tsin*. En 1992, la Chine a demandé aux Nations Unies — où le chinois est langue officielle — d'adopter le système de transcription pin yin qui prévoit une graphie uniformisée des noms chinois dans les langues s'écrivant en caractères latins. C'est ce qui explique la transformation de *Pékin* en *Beijing*, de *Canton* en *Guangzhou* et de *Nankin* en *Nanjing*. Changements spectaculaires qui ont aussi touché le nom de personnages comme *Mao Tsé-Toung* (*Mao Zedong*) ou le philosophe *Lao-tseu* (*Laozi*).

## « Pureté linguistique » et décolonisation

Toute l'Asie a été le théâtre de changements inspirés par la décolonisation et le retour aux toponymes véritables. Rangoon, capitale du Myanmar (ex-Birmanie), est devenu *Yangon*, plus près de la prononciation dans un dialecte birman. Au Japon, à l'ère Meiji, en 1868, la modernisation du pays entraîne l'adoption d'un nouveau nom pour la capitale *Edo*, qui cède la place à *Tokyo*. Et en Indonésie, *Jakarta* est la nouvelle graphie de la capitale, où le *d* initial a disparu.

La recherche de « pureté linguistique » s'est aussi fait sentir en Inde. *Calcutta*, *Bombay*, *Madras* s'effacent peu à peu devant *Kolkatta*, *Mumbai* et *Chennai*. Peu à peu, car résistance il y a. Si le cas de *Pékin* est de loin le plus manifeste, d'autres toponymes gardent souvent leur forme antérieure dans les dictionnaires et les journaux. Le fait qu'un État exige l'adoption d'une graphie, par exemple *Mensk* au lieu de *Minsk*, ne signifie pas qu'elle sera adoptée d'emblée. Loin de là.

L'Afrique a elle aussi connu une évolution toponymique, motivée par la décolonisation. *Kinshasa* a remplacé *Léopoldville*, tout comme *Salisbury*, *Gaberones*, *Bathurst*, *Fort-Lamy*, ont disparu au profit de *Harare*, *Gaborone*, *Banjul*, *N'Djamena*. Pourtant, en Somalie, *Mogadiscio* fait bande à part avec un nom qui rappelle la colonisation par l'Italie, bien que la ville possède un nom somali, *Muqdisho*.

## L'impact des choix des grands dictionnaires ou des journaux de prestige

Dans tous ces changements, il est difficile de trouver un fil conducteur. Chez les francophones, beaucoup s'opposent à ce que des États étrangers dictent la manière d'écrire un nom de ville dans leur langue. C'est ce qui explique en partie la résistance face au nom *Beijing*. Conservatisme? Au fil des siècles, on

○  
*Qui parle encore de Saïgon ou de Petrograd? Les noms de pays, de villes ou de régions subissent les fluctuations de la politique, qu'il s'agisse de changements de régime ou de la décolonisation, mais aussi de la modernisation des langues.*

Par André Racicot





s'est habitué à lire *Kiev* dans les textes ; c'est pourquoi la graphie *Kyiv* dérouté tant et n'est souvent pas retenue.

Si les changements émanant de considérations politiques sont le plus souvent acceptés (*Hô Chi Minh-Ville*, *Saint-Pétersbourg*), ceux d'ordre linguistique le sont moins, comme *Beijing* ou *Mumbai*, qui percent difficilement le bouclier des traditions. Pourtant, le nouveau nom de la capitale moldave, *Chiflinau*, ne suscite aucune controverse. Pourquoi cet affranchissement du russe est-il accepté pour la Moldova, mais pas pour l'Ukraine ou le Bélarus ?

Deux poids, deux mesures, dirait-on. Aucune règle ne gouverne l'acceptation ou le rejet d'un nouveau toponyme. L'usage est roi. Mais le phénomène n'est pas spontané : il résulte des décisions que prennent les grands dictionnaires, les journaux de prestige, etc. Peut s'ensuivre cacophonie ou consensus. Chose certaine, les langagiers sont condamnés aux travaux forcés de la vérification perpétuelle et des remises en question. ☹



*Si toute la société fait de la néologie, l'Office québécois de la langue française joue depuis les années 1970 un rôle clé à cet égard. Et sur sa page d'accueil, chacun peut lire les dernières nouvelles du côté de la néologie.*

Par Tina Célestin



## Points de repère sur les néologismes

On peut voir les néologismes soit comme le signe d'un bon état de santé d'une langue ou comme celui d'un vide terminologique à combler. Quoi qu'il en soit, la création d'un néologisme est un phénomène propre à toute langue vivante qui est, par nature, en constante évolution. Dès 1973, l'Office québécois de la langue française (de son nom actuel) mettait sur pied une équipe expérimentale de néologie. En 1974, il organisait un colloque international sur l'aménagement de la néologie et il créait le Réseau franco-québécois de néologie scientifique et technique ainsi que les cahiers de *Néologie en marche*, dont un numéro spécial en 1979 consacré à la méthodologie de la recherche néologique.

Qui crée des néologismes ? Tant un individu, qu'il soit écrivain, journaliste, politicien, artisan, chanteur, poète, scientifique, technicien, professeur, parent, enfant... que, bien entendu, un langagier, qu'il soit linguiste, linguiste-terminologue, traducteur, réviseur, etc. Le néologisme peut ainsi résulter d'une création spontanée ou d'une activité professionnelle sur la langue. À l'Office, on peut être amené à évaluer un néologisme qui circule à l'écrit ou à l'oral, ou, plus rarement, à créer un néologisme s'il y a un vide terminologique.

### Adéquate, inondation, zorb et blogue

Le néologisme naît tant en langue générale qu'en langue de spécialité, où le besoin reflète souvent le



développement des sciences et l'apparition de technologies, et il peut se manifester dans la prononciation, la morphologie, la syntaxe et le lexique. On distingue souvent trois catégories de néologismes : morphologiques, sémantiques et d'emprunt.

- Les néologismes morphologiques peuvent se créer :
  - par dérivation (ex. : *cyberjargon* : « Langage se rapportant à Internet et au cyberspace. ») ;
  - par télescopage (ex. : *téléréalité*, mot valise formé de *télévision* et de *réalité* : « Genre télévisuel qui consiste à filmer, sur le vif, en temps réel, des gens anonymes ou non, dans des



situations variées de plus en plus scénarisées et à télédiffuser en direct ou en différé l'intégralité ou les meilleurs extraits de leurs activités. »);

- par composition (ex. : *aliment-cosmétique*, syntagme formé par juxtaposition : « Aliment qui a pour caractéristique de procurer au corps un effet semblable à celui d'un produit cosmétique. »);
- par siglaison (ex. : *adéquiste*, formé à partir du sigle ADQ : « Membre du parti de l'Action démocratique du Québec ou partisan de ses visions politiques. »);
- par syntagmation (ex. : *descente de canyon* : « Sport hybride alternant principalement la marche, la descente en rappel et la nage, et consistant à parcourir un cours d'eau encaissé dont le profil est accidenté. »)
- Les néologismes sémantiques sont, pour leur part, créés par extension, restriction ou changement du signifié : à titre d'exemple, *inondation* [informatique], au sens de « technique de piratage qui consiste à inonder un serveur de milliers de requêtes simultanées, dans le but de le saturer et d'entraîner sa défaillance ».
- Le néologisme d'emprunt consiste à adopter, en partie ou intégralement, un terme ou un trait linguistique d'un terme d'une autre langue. Mentionnons le terme *zorb*, de l'anglais *zorb*, formé de *z* pour *Zélande* et de l'abréviation *orb*, pour *orbite* : « ballon de matière plastique translucide d'environ 3 m de diamètre, gonflé, pourvu d'une ouverture, à l'intérieur duquel est suspendu un autre ballon où se place une personne pour dévaler une pente ».

Autre exemple, le terme *blogue*, de l'anglais *blog* : « Page Web évolutive et non conformiste présentant des informations de toutes sortes, généralement sous forme de courts textes mis à jour régulièrement, et dont le contenu et la forme, très libres, restent à l'entière discrétion des auteurs. » Ici, la graphie du terme a été adaptée.

Autre question à examiner, les principes de formation des néologismes à privilégier, que l'Office a traitée, en 1999, par l'adoption de la norme ISO/FDIS 704. Ainsi, pour augmenter les chances d'implantation, les néologismes à privilégier devraient être motivés; s'insérer de façon cohérente dans la terminologie du domaine auquel ils appartiennent; être en harmonie avec

le sens général attribué aux mots dans une communauté linguistique; être concis (économie linguistique); permettre la dérivation; respecter les normes morphologiques, syntaxiques et phonétiques de la langue; appartenir préférentiellement à la langue en usage dans une communauté linguistique donnée plutôt qu'être empruntés directement à une autre langue.

### Les actualités sur [www.olf.gouv.qc.ca](http://www.olf.gouv.qc.ca)

L'Office a toujours fait sienne la préoccupation d'être à l'écoute des besoins du Québec et de mettre l'accent sur les activités de réflexion et les activités pratiques en néologie. Ainsi, récemment, il a réalisé un atelier sur la créativité lexicale et un bilan sur la néologie au Québec, et a lancé l'Observatoire de néologie du Québec (OBNEQ), dont l'Université Laval est responsable. Les chercheurs de l'Office font de la veille néologique et analysent des néologismes candidats retenus par l'OBNEQ ou des termes potentiellement néologiques proposés par des usagers du *Grand dictionnaire terminologique* et par des collègues.

Les étapes traditionnelles de la recherche néologique demeurent le recensement de nouveaux concepts à dénommer ou déjà dénommés, puis, selon le cas, leur création ou leur validation et, enfin, la diffusion et le suivi de l'implantation. À propos de l'implantation d'un néologisme, on se pose toujours la question des vraies raisons qui ont fait son succès, ou son échec. Quels principes ont fonctionné? D'autres facteurs ont-ils joué? La question demeure ouverte, d'autant plus que la valeur néologique dépend d'un jugement relatif, et même subjectif, du locuteur. Dans son approche, l'Office a adopté une attitude d'observation « plus critique » lors de l'examen du néologisme ainsi qu'une volonté ferme de répondre le plus rapidement possible à la demande par la diffusion de la recherche et par le suivi de l'implantation du terme. Aujourd'hui, pour faciliter l'implantation terminologique, l'Office fait de la promotion sur sa page d'accueil : il attire l'attention des internautes par le biais de capsules, de jeux, de petits vocabulaires préparés à l'occasion d'un événement, toujours dans l'objectif de soutenir les efforts visant l'amélioration de la qualité de la langue et la francisation. ☞



# L'évolution de la norme du français québécois oral depuis cinquante ans

○  
Parmi les divers phénomènes qui marquent l'évolution d'une langue, la prononciation, le système des accords et la syntaxe sont particulièrement visibles dans le cas du français québécois. Certaines fautes n'en sont plus!

Par Annie Desnoyers



Toutes les langues vivantes évoluent, et ce, de façon constante : le latin, du temps qu'il était vivant, n'est pas devenu le français du jour au lendemain ! Si le perpétuel processus de l'évolution des langues fait qu'en mille ans une langue en devient une autre complètement, alors quelques modifications se produisent nécessairement au fil des décennies. Ainsi, les humains parlent toujours une langue en processus de changement, ce qui n'est pas sans causer quelques frictions entre les générations... Le français québécois, même dans sa variété perçue comme la norme de la langue orale, ne fait pas exception à la règle, et quelques phénomènes linguistiques marquent bien l'évolution des cinquante dernières années. Trois de ces phénomènes sont la prononciation, le système des accords et la syntaxe. Notons qu'ici, quand il est question de la norme linguistique, il s'agit bien de la norme réelle, c'est-à-dire la variété de langue réellement utilisée dans les situations de communications formelles, et non une norme idéalisée ou abstraite.

## L'affrication : « une pet<sup>s</sup>ite d<sup>z</sup>une »

Le premier phénomène linguistique choisi pour illustrer l'évolution de la norme du français québécois oral depuis cinquante ans relève de la prononciation. Il s'agit du cas des sons *t* et *d* prononcés *t<sup>s</sup>* et *d<sup>z</sup>* (avec affrication) devant les sons *i* et *u*, phénomène présent dans le français général d'Haïti et du Québec (en excluant certaines zones de la Gaspésie et des îles de la Madeleine). Voici un exemple : « *t<sup>s</sup>u d<sup>z</sup>is qu'elle t'att<sup>s</sup>ire* », qui s'écrit « *tu dis qu'elle t'attire* ». Jusqu'aux années 1960-1970, cette forme québécoise de prononciation était totalement proscrite de la norme linguistique d'ici parce que la seule norme possible était celle de l'Europe. Pour cette raison, tout journaliste ou animateur de la société Radio-Canada se devait d'éliminer cette prononciation locale de son discours. Aujourd'hui, ce phénomène n'est plus dévalorisé par la société québécoise dans les communications formelles. Même si ce phénomène reste bien local, plus personne au Québec n'est accusé de mal parler parce qu'il dit « une pet<sup>s</sup>ite d<sup>z</sup>une », qui s'écrit « une petite dune », dans un contexte demandant une langue soignée.

Deuxième phénomène qui illustre l'évolution de la norme du français oral au cours du dernier demi-siècle : le système des accords. Par exemple, dans le cas du participe passé, l'accord au féminin avec le complément direct placé avant ne s'entend pas même si ce participe passé, dans sa forme masculine à l'écrit, se termine par une consonne. Il s'agit d'énoncés

comme « quelles démarches avez-vous entrepris? », qui s'écrit « quelles démarches avez-vous *entreprises*? », ou « cette lettre, le trésorier l'a extrait de son sac au moment opportun », qui s'écrit « cette lettre, le trésorier l'a *extraite* de son sac au moment opportun ». Avant les années 1970, cette façon de s'exprimer était dévalorisée dans les contextes formels de discussion parce que seule la norme grammaticale de la langue écrite avait droit de cité. Par contre, en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, cette façon d'utiliser les participes passés à l'oral s'entend très fréquemment dans différents contextes qui privilégient une langue soignée : dans des émissions d'affaires publiques à la radio d'État, lors des présentations dans des colloques, congrès, réunions provinciales de professionnels, etc. Par ailleurs, ce phénomène, qui n'est donc plus associé à des contextes familiers d'utilisation de la langue, semble aussi présent dans toute la francophonie.

Un cas de syntaxe illustre bien un autre phénomène de l'évolution de la norme du français québécois oral depuis cinquante ans. Il s'agit des phrases subordonnées appelées « interrogatives indirectes », qui sont introduites par *qu'est-ce que*, *qu'est-ce qui* ou *où est-ce que*. À titre d'exemples, voici deux phrases : « le participant voulait savoir qu'est-ce que le règlement stipulait à ce sujet », qui, à l'écrit, serait plutôt : « le participant voulait savoir *ce que* le règlement stipulait à ce sujet » ; et « quand on lui demande où est-ce qu'il trouve son inspiration, l'auteur... », qui, à l'écrit, serait plutôt : « quand on lui demande *où* il trouve son inspiration, l'auteur... ». Il y a quelques décennies, ces constructions étaient directement associées à des contextes familiers d'utilisation de la langue ou encore à des structures de la langue populaire. De nos jours, elles font partie de la langue utilisée lors de communications formelles : elles s'entendent, par exemple, dans des conférences de sociologues et d'historiens, dans des rencontres publiques avec des écrivains, dans des émissions littéraires à la radio, etc. Ces faits sont courants au Québec ; pour le reste de la francophonie, des observations plus poussées restent à faire.

## Les « fautes de français » ont changé

Ces trois phénomènes linguistiques ont été choisis pour illustrer, de façon partielle, comment la norme du français québécois oral a évolué depuis cinquante ans. Bien entendu, si ces phénomènes sont observés à travers la loupe d'une norme idéalisée ou abstraite, telle

qu'elle est présentée dans les grammaires pour la langue écrite, ils constituent alors, tout simplement, des « fautes de français ». Par contre, s'ils sont observés dans la variété de langue réellement utilisée dans les situations de communications formelles d'une communauté linguistique donnée, alors ils illustrent certaines facettes de la norme réelle actuelle dans cette communauté.

Des observations de la sorte sur un nombre beaucoup plus grand de phénomènes linguistiques contribueraient à mieux connaître ce que peut être, aujourd'hui, la norme réelle du français québécois oral.

D'ailleurs, pour arriver à cerner de façon beaucoup plus fine ce qui est propre au Québec et ce qui constitue l'évolution de l'ensemble de la langue française, il faudrait aussi étudier ces phénomènes dans la langue utilisée en contexte formel par différentes communautés linguistiques composant la francophonie mondiale. ☞

Pour en savoir plus : BOUCHARD, Chantal (2002), *La langue et le nombril : une histoire sociolinguistique du Québec*, nouv. éd. mise à jour, coll. Nouvelles études québécoises, Montréal, Fides ; OSTIGUY, Luc et Claude TOUSIGNANT (1993), *Le français québécois : Normes et usages*, Montréal, Guérin ; RIEGEL, Martin, PELLAT, Jean-Christophe et René RIOUL (2004) *Grammaire méthodique du français*, Paris, Quadrige - Presses universitaires de France (PUF).

# Internationalisation des NORMES de vérification à la vitesse grand V

Dans le sillage de l'internationalisation des économies et de la convergence des pratiques et normes mondiales en comptabilité, l'Institut canadien des comptables agréés (ICCA) et son équipe des services linguistiques travaillent actuellement à la traduction des nouvelles Normes canadiennes d'audit (NCA), que le Conseil des normes de vérification et de certification (CNVC) adoptera bientôt. Les NCA constituent ni plus ni moins qu'une adaptation (une localisation?) au Canada des normes internationales d'audit (normes ISA, pour International Standards on Auditing) que l'International Auditing and Assurance Standards Board (IAASB) publiera dans le cadre de son projet « clarté ».

## Nouvelles conventions de rédaction et de dénomination

L'adoption de ces nouvelles normes internationales nécessitera aussi le réaménagement conséquent de pas moins d'une cinquantaine de chapitres du *Manuel de l'ICCA - Certification* (titre appelé à être modifié pour mieux rendre compte des NCA), répartis sur huit sections environ. Pour illustrer l'étroite parenté avec les ISA, on a aussi décidé de conserver les dénominations numérales ainsi que l'intitulé des ISA dans la dénomination des différentes NCA : par exemple, à la norme ISA 580 « Déclarations écrites » correspondra la norme NCA 580, elle aussi intitulée « Déclarations écrites », qui remplacera ainsi le chapitre 5370 du Manuel actuel intitulé « Déclarations de la direction ». Lorsqu'il sera nécessaire d'adopter des normes proprement canadiennes au sens strict de la qualification, celles-ci seront désignées par le suffixe « -C ». Sur le plan du contenu des normes, l'IAASB a révisé l'ensemble des normes ISA et a proposé, dans le cadre de son projet « clarté », que chaque norme compte désormais cinq parties distinctes respectivement intitulées Introduction,

Objectifs, Définitions (le cas échéant), Exigences et Modalités d'application et autres commentaires.

## Échéancier et aménagement terminologique

Puisque le CNVC a choisi de suivre les travaux de normalisation de l'IAASB dans sa refonte des normes d'audit, le calendrier de publication des nouvelles normes canadiennes suivra de très près l'adoption des nouvelles normes ISA. Celles-ci seront publiées à la fin de l'été 2007 en vue de leur approbation définitive à la fin de l'automne 2008. Outre la convergence directe des NCA avec les ISA, tant sur le plan du contenu que sur celui de la présentation, le vent d'internationalisation frappera aussi vraisemblablement la terminologie du domaine de la vérification, qui recevra en ce sens une couleur plus internationale : « audit », « auditeur » et « auditer », qui étaient d'ailleurs bien en selle depuis la parution de la deuxième édition du *Dictionnaire de la comptabilité et de la gestion financière*, seront désormais naturalisés.

Mais ce projet met aussi la table pour un autre projet plus ambitieux : l'internationalisation des normes comptables canadiennes par l'intégration des Normes internationales d'information financière (IFRS) aux Principes comptables généralement reconnus (PCGR) du Canada, qui touchera l'ensemble des sociétés ouvertes dans la gestion de leur information de gestion et, bien sûr, dans la publication de leurs états financiers. Mais, contrairement aux normes NCS, ces nouvelles normes comptables n'entreront en vigueur que le 1<sup>er</sup> janvier 2011. D'ici là, *Circuit* tentera d'obtenir plus de détails sur l'aventure de la traduction des NCA et sur l'intégration des IFRS dans la publication des états financiers des sociétés ouvertes du Canada auprès des principaux artisans de ces changements. ☞

Par **Éric Poirier**, trad. a.



# Illustrer la créativité néologique et soutenir la diffusion des terminologies dans les langues latines

○  
 À l'Office québécois de la langue française, on travaille à enrichir les nouvelles terminologies, car un danger guette les langues qui ne se modernisent pas : la perte de domaines. Voici quelques réalisations du Réseau panlatin de terminologie (Realiter), qui travaille lui aussi dans ce but.

Par Louis-Jean Rousseau



Les activités terminologiques, en ce qui concerne le français, ont été très nombreuses au cours des trente dernières années, au Québec comme en France. Les organismes de plusieurs pays francophones ont déployé d'importants efforts, et plusieurs grandes banques de terminologie ont été mises sur pied et sont aujourd'hui largement diffusées dans Internet. La Francophonie institutionnelle, pour sa part, a tenté, depuis le début des années 1990, d'assurer la coordination des travaux des uns et des autres par la création de deux réseaux : le Réseau international de néologie et de terminologie (RINT), puis le Réseau international francophone d'aménagement linguistique (Rifal). Le Rifal est toujours actif et sa plus récente innovation en matière de diffusion de la terminologie est le moteur de recherche *Inventerm*<sup>1</sup>, créé en collaboration avec l'Office québécois de la langue française, qui donne accès directement aux terminologies diffusées dans Internet, en complément des banques de terminologie.

Mais, à l'époque où la diversité linguistique est à l'honneur, il n'est plus guère possible d'assurer la promotion d'une langue de grande communication sans inscrire cette politique linguistique dans le concept plus grand du multilinguisme. Dans ce contexte, les activités de développement et de modernisation des terminologies viennent répondre à des impératifs de politique linguistique, car le maintien de l'usage des langues de grande communication est tributaire de la disponibilité de terminologies adaptées. À ce chapitre, toutes les langues logent à la même enseigne : le développement et l'enrichissement de la terminologie deviennent un enjeu permanent, compte tenu du volume croissant de nouveaux concepts à dénommer, de l'accélération de la mise à jour des connaissances et de la multiplication de la communication spécialisée. D'ailleurs, dès 1998, l'Académie des sciences de France soulignait déjà cet enjeu.

## Il faut éviter la perte de domaines

Les langues dont la terminologie ne se modernise pas sont menacées de ce que l'on appelle « la perte de domaines », c'est-à-dire que certaines fonctions de ces langues s'amenuisent au profit de l'usage d'une autre langue véhiculaire, qui est le plus souvent l'anglais.

Face à ce défi, le rapprochement des efforts des pays de langue latine semblait inévitable. Créé en

1993 à l'initiative de l'Union Latine, le Réseau panlatin de terminologie (Realiter), a pour mission principale de favoriser le développement harmonisé des langues latines, compte tenu de leur origine commune et du fait qu'elles ont recours à des modes de formation lexicale voisins et qu'elles utilisent souvent des formants semblables. Le Realiter s'est donné cinq objectifs : 1. établir des principes méthodologiques communs applicables à la réalisation des produits élaborés conjointement; 2. mener des recherches en commun et créer des outils susceptibles de favoriser le développement des langues latines; 3. mener des travaux terminologiques conjoints multilingues dans des domaines d'intérêt commun touchant la société;

### Travaux fondamentaux

- Table multilingue des formants
- Principes méthodologiques
- Journées d'étude du Realiter :
  - Terminologie et médiation linguistique : approches et méthodologies en comparaison (juin 2007)
  - Méthodologie pour la collecte et la systématisation de corpus à des fins dictionnairiques
  - Variation géolectale et terminologie (2004)
  - La néologie scientifique et technique : bilan et perspectives (2003)
  - Réflexions méthodologiques sur le travail en terminologie et en terminotique dans les langues latines (1996)
  - Journée panlatine de terminologie : Perspectives et champs d'application (1995)

### Lexiques

- Lexique panlatin de la terminologie de l'environnement
- Lexique des termes de base de l'informatique
- Lexique panlatin d'Internet
- Lexique panlatin du commerce électronique
- Vocabulaire du génome humain
- Vocabulaire de l'hémodynamique

### Travaux en cours

- Glossaire panlatin de la culture et de l'amélioration des plantes
- Terminologie des contrats de commerce internationaux
- Vocabulaire multilingue de la géomatique
- Vocabulaire multilingue de la manutention et du stockage des marchandises
- Terminologie de l'intelligence artificielle
- Dictionnaire de la gestion de la qualité
- Lexique panlatin de bioéthique

### Veille néologique

- Néologismes économiques en langues latines à travers la presse

4. mettre en commun les matériaux de référence documentaires; 5. favoriser la formation réciproque à travers les échanges de formateurs, d'experts, d'étudiants et de matériaux didactiques.

Afin d'orienter les travaux terminologiques multilingues menés en commun, le réseau a adopté dès le début des principes méthodologiques. Ces principes sont mis en œuvre dans les nombreux ouvrages publiés depuis plus de dix ans<sup>2</sup>. En retour, les différents travaux pratiques du réseau permettent la mise à jour

permanente des principes méthodologiques. La plus grande partie des ouvrages réalisés portent sur des domaines à forte densité néologique, ce qui permet de mettre en relief la capacité innovatrice des langues latines. Au fil des ans, le Realiter a multiplié les réalisations souvent dans des conditions difficiles. On en a quelques exemples dans l'encadré. ☞

1. [www.inventerm.com](http://www.inventerm.com)
2. Visiter le [www.realiter.net](http://www.realiter.net)

## Et la langue des médias ?

Les lecteurs du « plus grand quotidien français d'Amérique » connaissent bien Paul Roux, le conseiller linguistique qui répond à leurs questions chaque dimanche dans les pages du journal. Auparavant journaliste, Paul Roux, l'auteur du *Lexique des difficultés du français dans les médias*, est là, aussi, pour conseiller les journalistes. Depuis quelques années, *La Presse* consacre beaucoup d'efforts à la qualité de la langue, estime Agnès Gruda, journaliste chevronnée de ce quotidien : « C'est révolutionnaire : Paul Roux fait du coaching auprès des journalistes qui ont besoin d'un suivi, que ce soit pour améliorer leur style ou la qualité de la langue. Il les prend en charge pour un certain temps et retravaille les textes avec eux. » *La Presse* offre aussi maintenant davantage de filets de relecture, grâce à l'ajout de plusieurs réviseurs et la publication d'un bulletin régulier, à l'initiative du conseiller linguistique, qui signale les erreurs les plus fréquentes et rappelle le vocabulaire de base à l'occasion d'événements spéciaux, comme des élections.

Autre preuve de l'intérêt réel de *La Presse* pour la langue, le journaliste d'expérience André Noël a préparé un guide stylistique pour les journalistes stagiaires, *Le style, Conseils pour écrire de façon claire et vivante...* grâce à un congé de trois mois. Le journaliste y explique comment raconter une histoire, éviter les clichés et défauts les plus courants, etc.

Toutefois, avec le déferlement des blogues, Agnès Gruda s'interroge : « Le style est plus parlé, moins écrit, et il peut y avoir beaucoup d'incorrections de style, et encore plus chez ceux qui commentent les blogues... On dirait une langue en création. Ça donne le signal qu'on n'a pas besoin de soigner sa langue. Le tout peut donner une impression de laisser-aller linguistique. Il y a déjà des modérateurs, pour éviter les propos déplacés, mais devrait-on réviser les textes? Cela pourrait avoir l'air de censurer la spontanéité, en plus de représenter des coûts. » Déjà, certains journaux le font parce que ces textes, publiés sous l'égide des médias en question,

laissent penser que la qualité de la langue utilisée dans ces blogues est acceptable. La question fait débat à *La Presse* et une réflexion a été amorcée à ce sujet.

Du côté de Radio-Canada, dont l'auditoire est réputé sévère, les services linguistiques sont en place depuis les années 1950 et on se souvient de conseillers linguistiques célèbres comme Robert Dubuc et Camil Chouinard, pour ne citer qu'eux, dont les ouvrages ont été des succès de librairie. Aujourd'hui, le conseiller linguistique Guy Bertrand est lui aussi bien connu grâce à ses capsules l'après-midi (*Capsules linguistiques : le français au micro*, voir le site de Radio-Canada) et à son récent ouvrage (*400 capsules linguistiques*, voir *Circuit* n° 92). L'équipe des conseillers répond aussi aux demandes ponctuelles des artisans de la radio et prépare des bulletins et des guides pour la communauté radio-canadienne.

Il y a quelques années, la « Maison » a demandé à un groupe de travail d'évaluer l'état de la langue parlée et écrite dans ses sites Internet. Ces travaux ont conduit à la révision de la politique linguistique (voir *La qualité du français à Radio-Canada*, sur le site Internet). Et il faut signaler que, en plus de proposer des ressources linguistiques à ses membres, Radio-Canada possède toujours un comité de terminologie, ce qui était devenu rare ces dernières années.

Il faut reconnaître que la tâche des journalistes est aussi variée que complexe, avec l'immense champ qui est le leur, tant sur le plan de la géographie que sur celui des idées, et, aussi, des ressources très souvent en anglais, et ce, sans formation en traduction. Pour leur éviter trop de faux pas, les médias leur préparent donc des guides linguistiques. Prenons pour exemple celui du quotidien *Le Monde* (*Le style du Monde*, plus de 200 pages!), qui propose un lexique, l'abécédaire, les patronymes, les fiches pays et les sigles; ainsi qu'un atlas et le savoureux blogue de ses correcteurs d'épreuves (*Langue, sauce piquante*), qui vaut vraiment le détour. ☞

○  
*Plus souvent qu'à son tour, la langue des médias est critiquée pour sa qualité. Si la rapidité du travail y est pour beaucoup, l'omniprésence de l'anglais est aussi en cause. Mais les médias en ont bien conscience. Voyons ce qu'il en est du côté du quotidien La Presse et de Radio-Canada.*

Par Solange Lapierre



# Portraits de traducteurs dans la littérature

Par Raymond Roy, trad. a.

La nature discrète et pour ainsi dire intangible du métier du traducteur fait en sorte qu'il est rare, dans l'univers de la fiction, qu'un miroir nous soit tendu. En effet, nos activités sont tellement insaisissables que, pour qu'un auteur en vienne à créer un personnage de traducteur ayant un tant soit peu d'épaisseur, il faut pratiquement qu'il en soit un lui-même.

En littérature, j'aime bien butiner à gauche et à droite, histoire d'élargir ma culture générale. Or, il y a quelques mois, le hasard a voulu que je tombe justement sur deux romans dont les protagonistes étaient des traducteurs. Il s'agit de *Tours et détours de la vilaine fille* (*Travesuras de la niña mala*, traduction d'Albert Bensoussan), du Péruvien Mario Vargas Llosa, et de *La memoria*, de la Québécoise Louise Dupré.

Dans le premier roman, nous sommes témoins des aventures de Ricardo, qui poursuit partout sur Terre la « vilaine fille », une amie d'adolescence qui le mène par le bout du nez. Ricardo, qui, enfant, rêvait déjà de s'établir à Paris, vit désormais dans la Ville lumière et y exerce la profession de traducteur-interprète.

Le roman *La memoria* est un récit empreint de poésie et de délicatesse. Louise Dupré nous y introduit dans l'univers d'Emma, femme au tempérament sensible, éprouvée par la disparition de sa sœur. Elle vit de sa plume, notamment de traduction littéraire et de rédaction de scénarios.

Parmi les multiples facettes sous lesquelles notre profession peut être appréhendée, j'ai cru reconnaître dans ces romans les deux pôles entre lesquels le traducteur oscille, à savoir le pôle esthétique, dans lequel la traduction

est considérée comme un art, et le pôle pragmatique, dans lequel s'imposent les banales et sèches réalités de la vie.

Sur le versant esthétique des choses, Emma décrit ainsi le plaisir que lui procure son travail : « Je relisais le dernier chapitre de ma traduction. C'était un moment de grâce, j'avais l'impression d'avoir réussi à sauvegarder l'autre langue dans ma propre langue, comme si rien d'essentiel n'en avait été perdu, ni les sonorités ni le rythme. »

Au sujet de la traduction littéraire, à laquelle se livre aussi Ricardo, Vargas Llosa commet ces lignes très justes : « C'était [la traduction de Tchekhov en espagnol] un peu plus délicat que la traduction des discours et des interventions à laquelle mon travail m'avait habitué. Comme traducteur littéraire, je me sentis moins ectoplasmique que comme interprète. Je devais prendre des décisions, explorer l'espagnol à la recherche de nuances et de cadences qui puissent correspondre aux subtilités et aux brumes sémantiques — le merveilleux art allusif et élusif de la prose de Tchekhov — ainsi qu'aux somptuosités rhétoriques de la langue littéraire russe. Un véritable plaisir, auquel je consacrais pleinement mes samedis et dimanches. » En pleine ivresse créatrice, Ricardo hésite à accepter une rémunération pour ses efforts.

L'exercice traductionnel peut effectivement être source de délices : « [...] tous les pièges du texte original, les détours, les ruses qu'il m'avait fallu pour sauvegarder la musique du texte, au risque de sacrifier le sens. Les longues soirées à scander les syllabes [...]. Les belles euphories quand, de façon imprévue, les sonorités s'accrochaient à une figure exacte, et les déceptions, si nombreuses, les mots de ma langue que je n'arrivais pas à ranimer. »

Du côté pragmatique des choses, les auteurs nous laissent jeter un coup d'œil sur les aspects les plus banals de leur quotidien. Ainsi, perturbé par un événement de sa vie personnelle, Ricardo avoue : « Le correcteur de mes traductions dut revoir ma copie à deux reprises. » Emma nous rappelle certaines contraintes bien présentes dans la vie du traducteur autonome : « Est-ce qu'on peut se permettre de dire non quand on est pigiste ? La prochaine fois, on offrira le travail à une autre. » Ou encore, elle confie : « Je ne parviens pas à me concentrer. Il faudra pourtant remettre cette traduction dans un mois. »

éditeur à abandonner la traduction pour passer à la rédaction de scénarios, elle constate, dépitée et déstabilisée : « Je ne me retrouve que dans les mots des autres. »

Chez Mario Vargas Llosa, le doute frise parfois le cynisme, dans la bouche de Salomón Toledo, qui interpelle ainsi ses collègues interprètes : « Si soudain nous sentons que nous mourons et nous demandons quelle trace nous laisserons de notre passage [...], la réponse honnête serait : aucune, nous n'avons rien fait si ce n'est parler pour d'autres. Que signifie, sinon, avoir traduit des millions de mots dont nous ne nous rappelons aucun, car aucun ne méritait qu'on s'en souvienne ? »

Ballottée entre des sentiments contradictoires, Emma conclut : « Désormais, je n'accepterai que

*Notre collègue Raymond Roy a eu l'idée de lancer sur le forum de l'OTTIAQ une recension des ouvrages littéraires dont l'un des personnages est membre d'une des professions que représente l'OTTIAQ. Les participants ont répondu avec enthousiasme et le jeu a finalement débouché sur ce portrait comparatif, complément de la série d'articles publiés par Jean Delisle dans Circuit il y a quelques années.*

Toute médaille a son revers, et Ricardo constate : « Comme je m'en étais toujours douté, les traductions littéraires étaient affreusement mal payées, très en dessous des traductions techniques. »

L'auteur exprime des doutes quant à la nature et à la valeur de « cette profession de fantômes » et y voit une sorte d'aliénation : « Qu'étais-je donc ? Rien d'autre qu'un interprète, quelqu'un qui n'est que lorsqu'il n'est pas, un hominidé qui existe quand il cesse d'être ce qu'il est pour qu'à travers lui passent mieux les choses que pensent et disent les autres. »

Ce sentiment d'aliénation est partagé par Emma. Invitée par son

des contrats lucratifs, des livres pratiques qui demandent moins de réflexion sur la langue. »

Comme nous le voyons, il se dégage de ces témoignages un portrait de notre profession dans lequel nous pouvons aisément nous reconnaître.

On sait que Mario Vargas Llosa s'est déjà porté candidat à la présidence de son pays. Il n'a pas été élu, mais qui sait... S'il a pour la politique autant de talent que son Ricardo en manifeste pour la traduction, jusqu'où mènerait-il son pays ? Et on se prend à penser : se trouverait-il parmi nous quelqu'un désireux de prendre en main les destinées de notre pays ? ☺

# Les Jeux de la traduction

*Des Jeux? De traduction?*

Par Michel Fournier

La juxtaposition des mots « jeux » et « traduction » vous étonne? Cessez tout de suite de fouiller à savoir si ce n'est pas une mauvaise interprétation ou une idée complètement saugrenue; cette locution est désormais figée. Qu'est-ce que ça mange en hiver? me demanderez-vous. Les Jeux sont en fait un excellent moyen de rapprocher les futurs traducteurs, nous les étudiants. Longtemps le traducteur a été un travailleur solitaire qui se coupait le bout des doigts sur les pages des dictionnaires, mais le monde change, et le métier également. L'heure est (de plus en plus) au travail d'équipe.

Lors des premiers Jeux, qui se sont tenus l'an dernier à l'Université de Montréal, on comptait cinq universités participantes (l'Université de Montréal, l'Université Concordia, l'Université du Québec en Outaouais, l'Université de Moncton et l'Université Laval). Avant même la tenue des Jeux, l'idée avait fait son petit bonhomme de chemin et plusieurs la considéraient comme un progrès sans précédent pour la profession. Cette année, l'Université Laval était l'hôtesse de l'événement. Bien que les organisateurs des deux éditions aient tout tenté pour attirer plus de délégations, seules les cinq mêmes se sont présentées.

Les Jeux comportent plusieurs volets. Évidemment, il y a les épreuves de traduction (individuelles et collectives), sans quoi les participants n'auraient aucune raison de se récompenser à coup de « plaisir malté » le soir venu. On y retrouve des épreuves qui touchent à beaucoup de facettes de la traduction moderne : traduction d'un texte général de l'anglais vers le français, traduction de chansons, traduction de films et de dessins animés (extraits), traduction de bandes dessinées, traduction à

relais (en équipe : les participants doivent, à tour de rôle, traduire un paragraphe d'un texte le plus rapidement possible), traduction de feuillets (extraits), retour aux sources (exemple : Ship and store upright/Bateau et magasin debout), définition de néologismes, traduction d'un texte général du français vers l'anglais et révision.

Bien sûr, les Jeux sont plus que ça. Sinon, comment convaincre les étudiants d'y participer? Il y a donc des activités culturelles et sportives en fin de journée et en soirée. Des épreuves du type Génies en herbe et des séances de basket-ball (ou ballon-panier pour les yeux sensibles) font partie de la programmation. De plus, il y a des conférences très instructives, données par des traducteurs membres de l'OTTIAQ, auxquelles assistent les participants, ce qui leur donne un petit répit avant de reprendre la lutte acharnée qu'ils se livrent à la force de leur crayon.

L'organisation des Jeux de la traduction n'est pas statique. Il y a eu plusieurs changements entre la première édition et la deuxième (nouvelles épreuves, modification de certaines consignes, augmentation du nombre des participants) et nous travaillons déjà à améliorer le concept pour l'édition 2008, qui se tiendra à l'Université Concordia. Nous pensons à de nouvelles épreuves et à la modification de volets existants, et, surtout, nous souhaitons accueillir de nouvelles délégations. Grande amélioration à l'occasion de l'édition 2007 : la création du Comité des étudiants(es) en traduction (CET). Le CET est un comité interuniversitaire qui vise à favoriser les échanges entre les différentes associations étudiantes en traduction.

Les Jeux de la traduction sont avant tout une belle occasion pour

les étudiants de prendre contact avec des traducteurs professionnels et de futurs employeurs, et de créer des relations professionnelles et personnelles avec des gens qui ont les mêmes intérêts. C'est aussi une belle occasion pour les commanditaires du monde linguistique de se faire connaître d'une clientèle cible. Cet événement est unique au monde et ne peut qu'aider cette profession qui nous est chère. L'édition 2008 nous réserve bien des surprises, elle sera améliorée et élargie, puisque toutes les associations

étudiantes actuellement membres du CET travailleront de concert à son organisation et à sa création. Les Jeux de la traduction sont véritablement un événement rassembleur à bâtir l'avenir de la profession au Canada. ☺



## ○ Échappées sur le futur

21-22 septembre 2007, Université Laval, Québec — **Colloque Traduction, traductologie et littératures francophones**, organisé par la Chaire de recherche du Canada en littératures africaines et francophonie. [colloque.traduction@lit.ulaval.ca](mailto:colloque.traduction@lit.ulaval.ca)

25 – 27 octobre 2007, Pointe-Claire, Québec — **Neuvième colloque du Réseau des traducteurs et traductrices en éducation**. [www.rte-nte.ca/colloques.fr.stm](http://www.rte-nte.ca/colloques.fr.stm)

31 octobre – 3 novembre 2007, San Francisco, Californie — **48<sup>e</sup> Congrès annuel de l'American Translators Association**. [www.atanet.org/conferencesandseminars/proposal.php](http://www.atanet.org/conferencesandseminars/proposal.php)

9-10 novembre 2007, École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs, Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris III (ESIT) — « **Profession traducteur** », **Colloque international et 50<sup>e</sup> anniversaire**. [www.univ-paris3.fr/esit/colloque2007.html](http://www.univ-paris3.fr/esit/colloque2007.html)

23 novembre 2007, Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec, Montréal, Québec — **Congrès de l'OTTIAQ sur un thème qui sera en quelque sorte un bilan des 15 ans de l'Ordre**. [www.ottiaq.org](http://www.ottiaq.org)

4 avril 2008, Musée national des beaux-arts, Parc des Champs-de-bataille, Québec — **3<sup>e</sup> Journée québécoise des dictionnaires**. Pour information : [monique.cormier@umontreal.ca](mailto:monique.cormier@umontreal.ca)

1<sup>er</sup> – 7 août 2008, Shanghai — **Traduction et diversité culturelle, XVIII<sup>e</sup> Congrès de la FIT**. [www.fit2008.org](http://www.fit2008.org)

## Réseau des traducteurs et traductrices en éducation

*Un regroupement professionnel  
pas comme les autres*

## Network of Translators in Education

*Not your everyday  
professional organization*



[www.rte-nte.ca](http://www.rte-nte.ca)  
[rte-nte@cmec.ca](mailto:rte-nte@cmec.ca)

## Notes et contrenotes On y trouve à redire

Eve Renaud, trad. a. (Canada)

« Tout est dit et l'on vient trop tard depuis sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent<sup>1</sup> », prévenait Jean de La Bruyère. [Et je me permets au passage d'exprimer ma frustration de savoir que vous concéderez à La Bruyère cette syntaxe surprenante que vous m'auriez reprochée, à moi.]

Depuis La Bruyère, voici donc 7319 ans « qu'il y a des hommes et qui pensent », qui se racontent et qui écrivent. Et qui, forcément, se répètent. Notre langue est hantée par des expressions dinosaures, dont le terrible clichératops.

C'est sans doute au secondaire que j'ai entendu pour la première fois condamner la bête, presque par contumace. L'enseignante avait en effet cité en guise d'exemple cette « aurore aux doigts de rose ». Il m'a fallu quelques années pour m'en remettre. Comme je n'avais encore jamais lu ni entendu cette expression, j'arrivais mal, par juvénile prétention, à croire qu'on en abusât. Mais j'ai peur qu'elle ait commis une erreur judiciaire : elle ne semblait pas faire la différence entre le « cliché de style » comme la décrit le *Robert* où elle avait manifestement puisé son exemple et qui désigne la répétition d'une expression par son auteur même, et le « cliché par manque de style ».

Comme si ce dernier n'était pas intrinsèquement peccamineux, on le rencontre souvent en compagnie du quasi-synonyme « poncif ». Les « clichés et poncifs » et vice versa ainsi que les variantes créées par l'adjonction d'articles divers titrent 2 015 à l'échelle Google. Cliché pléonastique ou pléonisme cliché ?

Décidément portés sur les mauvaises fréquentations, d'ailleurs, les clichés s'encanaillent aussi volontiers par redondance : « clichés éculés » et « poncifs éculés » sont bien présents sur l'hypertoile ; « vieux poncifs » et « vieux clichés » abondent de même.

Au cégep, ce n'est pas l'aurore mais sa belle chemise rose que cet autre professeur était tenté de déchirer par désespoir à la vue de ce énième « travail long » s'ouvrant sur le classique « depuis des temps immémoriaux ». Un poncifix maximum, celui-là, à 96 100 occurrences sur Google!

Et bien sûr, comme on trouve « tout et son contraire » (34 800 occurrences), certains courent sus à l'encre de bois et soit par perte de mémoire, soit par esprit d'innovation créent d'étonnantes formules.

Ainsi, on a trop « nié catégoriquement » et on sera tenté désormais de « se séquestrer dans la dénégation<sup>2</sup> ». Vous voulez éviter à votre médecin de périr d'ennui ? Ne lui dites pas comme tout le monde que vous « buvez socialement », stimulez son attention en avouant que vous versez dans une certaine « alcoolisation festive ». Las de ces conversations où on déplore la « décentralisation à outrance » ? Pleurez pour votre part sur la « balkanisation des responsabilités ».

Que voulez-vous, ces émules de Ronsard renouvellent la façon d'« appeler un chat un chat » (79 900 occurrences) ou d'« appeler les choses par leur nom » (22 600) et entretiennent « un rapport lexical au monde ».

Mais si vous êtes de ceux que cette régénération déstabilise, revenez aux formules éprouvées. Pour « boucler la boucle » (86 200 occurrences au compteur), je redonne la parole à La Bruyère, qui clôt par cette remarque son chapitre consacré aux ouvrages de l'esprit : « Horace ou Despréaux l'a dit avant vous. — Je le crois sur votre parole ; mais je l'ai dit comme mien. Ne puis-je pas penser après eux une chose vraie, et que d'autres encore penseront après moi ? »

1. DE LA BRUYÈRE, Jean, *Les caractères*. GF-Flammarion, Paris, 1965, p. 82 et 100.

2. Cette formule et celles qui la suivent — nouveaux clichés ? — sont tirées de l'ouvrage de Pierre Merle intitulé *Le nouveau charabia. Le français est une langue étrangère !*, paru en 2005 aux Éditions Milan.

# Contre le faible niveau de littératie

L'Actualité langagière, vol. IV, n° 1, publie un bref compte rendu du Grand rendez-vous des terminologues, qui a eu lieu à Montréal le 8 février dernier. Le Répertoire des terminologues au Canada, créé par le Comité mixte sur la terminologie au Canada, a été lancé lors de l'évènement. On peut s'y inscrire à l'adresse [www.cmtc-termino.org](http://www.cmtc-termino.org). Il n'est pas exclu que les collègues étrangers soient, eux aussi, invités à se faire connaître par le biais de ce répertoire.

D'autres langagiers se sont penchés sur un problème qui touche une grande partie de la population du Canada, soit le faible niveau de littératie. En effet, l'Enquête internationale sur l'alphabétisation et les compétences des adultes (EIACA), menée en 2003, a révélé que 48 % des citoyens âgés de 16 ans et plus n'atteignent pas le niveau de littératie nécessaire pour fonctionner en société. Que font-ils lorsqu'ils sont aux prises avec des documents administratifs? Et que peuvent faire les langagiers pour les aider? L'article « Langue claire et simple : surmonter les obstacles à la littératie » donne une définition de la littératie, dresse un bilan de la situation et propose une solution que résumant les mots clarté et simplicité. Les auteures, Emmanuelle Samson et Heather Matsune, ne nous laissent pas sur notre appétit puisqu'elles expliquent comment atteindre un tel résultat. Dans les pages suivantes, Camilo Roumer revient sur la notion de littératie selon les dictionnaires anglais, français et bilingues, et montre comment divers organismes la rendent. Dans le même numéro, nous lirons avec intérêt l'article de Frédelin Leroux intitulé sur l'expression « faire du sens » et ses quelques variantes, surtout si nous sommes curieux de savoir qui a osé l'employer et de quelle façon... Frances Peck fait le point sur la voie passive, et Jacques Desrosiers continue de répondre

aux questions des lecteurs. Ces derniers souhaitent résoudre le dilemme que pose la féminisation dans « membre fondateur » ou « membre fondatrice », se demandent pourquoi employer l'article devant certains noms de société et non devant certains autres, s'il est correct de parler de marchés « des-servis » et s'il faut placer une virgule après « par exemple ». Nicole Ouimet nous parle de la renaissance de l'irlandais. Son article est suivi d'un travail terminologique entrepris en 1992 au service de traduction du Parlement irlandais chargé de traduire les lois rédigées en anglais (article écrit selon l'orthographe et l'usage britanniques). Si nous avons déjà été aux prises avec les accords en genre et en nombre des unités monétaires, la chronique d'André Racicot saura nous éclairer. Katherine Barber nous présente un aperçu de quelques néologismes et canadianismes qui devront cependant faire leurs preuves avant d'être ajoutés aux entrées des dictionnaires. Mentionnons l'apport par la bande de la loi antitabac du Québec avec *tobacco trooper*, qui n'est pas sans nous rappeler *tonque troopers*, les gardiens de la langue française de l'Office québécois. L'article, « Terminología de Reproducción Asistida » nous propose un peu de terminologie sur la procréation médicalement assistée et comporte un tableau d'équivalents anglais, français et espagnols.

## Tout aussi divertissant qu'instructif : le jargon politique argentin

C'est ce que nous constatons sous la plume de Rut Simcovich qui, dans le n° 11 du vol. XXXV d'*ATA Chronicle*, nous révèle quelques éléments du jargon politique argentin. Elle nous en explique l'origine étymologique et sociale. Nous apprenons par exemple que le terme *ñoqui* est utilisé pour désigner les

fonctionnaires qui viennent percevoir leur chèque de paie seulement à la fin du mois, si tant est qu'ils le fassent, car le « bienfaiteur » qui leur a ouvert la porte de l'emploi, le *patron* revendique la part du lion. Le mot *ñoqui* vient évidemment de *gnocchi*, introduit à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par des immigrants italiens. Il fait référence à une tradition selon laquelle les gnocchis doivent se manger le 29 de chaque mois. Cette tradition s'accompagne d'une superstition : si l'on place une petite coupure sous l'assiette, la chance sera au rendez-vous. *Cuatro de Copas*, dont la valeur au Truco ne dépasse pas celle du deux de pique dans les jeux qui nous sont plus familiers, désigne les députés d'arrière-ban. L'un des derniers mots de la cuvée, *plutonizar*, est un verbe dérivé du déclassement de Pluton au rang de sous-planétaire et s'applique, comme on peut s'en douter, à la rétrogradation en matière de rang ou de pouvoir politique.

## Interprètes médicaux

Sur un ton qui nous ramène aux choses sérieuses, Ivonne Blandon traite des problèmes auxquels sont confrontés les interprètes médicaux. L'auteure dresse un compte rendu du séminaire de l'ATA sur l'interprétation médicale tenu à Kansas City, au Missouri, en août 2006. Des sujets comme la communication entre le personnel médical et l'interprète, les patients originaires d'une culture qui préconise une approche médicale et des valeurs différentes, la gestion du stress sous les aspects physique, cognitif, émotif et comportemental, les techniques utiles pour composer avec les cas de maladies mentales, etc. Le séminaire s'est terminé par une séance de réseautage qui comprenait notamment un marché de l'emploi où les participants pouvaient déposer leur curriculum vitæ,

brochures, cartes professionnelles ou offres d'emploi. Dans le même domaine, « Band-Aid Interpreter or Culture Consultant? », de Zarita Araújo Lane, traite de la dimension et de la portée sociale du rôle de l'interprète, qu'elle illustre de quelques exemples. Entre autres, celui d'une femme battue qui se présente à l'hôpital accompagnée de son mari venu lui servir d'interprète puisqu'il parle très bien l'anglais. M<sup>me</sup> Lane met en évidence les questions éthiques rattachées à de telles situations et prodigue de judicieux conseils.

## Entrée sur le marché ou augmentation des tarifs – le moment idéal

Côté pratique, Chris Durban invite les nouveaux langagiers à profiter du mois d'août pour commencer à monter leur clientèle. Selon elle, il n'y a pas de meilleur moment. En effet, du 1<sup>er</sup> au 31 août (entendre le ou les mois de vacances les plus populaires), les travaux urgents qui doivent être exécutés par un traducteur expérimenté sont plutôt rares. Il en est de même de ces traducteurs, qui sont généralement, eux aussi, en vacances. De plus, il y a fort à parier qu'un langagier expérimenté préférera recommander à son donneur d'ouvrage un remplaçant novice, mais compétent, plutôt qu'un éventuel concurrent. Il faut cependant un peu de préparation, se faire connaître, annoncer sa disponibilité. En matière d'augmentation de tarif, il suffit de tirer profit du fait que pendant la période des vacances, il y a plus de textes à traduire qu'il n'y a de traducteurs disponibles pour en faire la traduction. Le moment est venu de saisir au vol les travaux « à remettre la veille » en demandant un tarif qui ne nous fera pas regretter la piscine. L'auteure ajoute que l'expérience

pourrait affermir notre résolution d'augmenter nos honoraires pendant le reste de l'année. Elle donne également des conseils sur la promotion.

### Célébrations

**Hieronymus** s'est fait une beauté pour rendre compte des célébrations du 40<sup>e</sup> anniversaire de l'ASTTI. La revue partage avec nous ces moments de réjouissance en

insérant de magnifiques photos couleur dans son n<sup>o</sup> 4/2006, où la musique occupe une place de choix. Nous y trouverons par ailleurs un article sur la traduction et la révision anglaises en Suisse. L'auteure, Maureen Ehrensberger-Dow, fait le point sur les prédictions que des spécialistes avaient émises il y a quelques années et sur les changements que la langue a subis.

### L'espace hispanique

**TTR**, vol. XVIII, n<sup>o</sup> 1, présente le deuxième volet de son parcours dans l'espace hispanique. Onze auteurs sont réunis sous le thème de la notion de représentation et de certaines de ses manifestations liées à l'univers hispanique. Entre autres, deux articles portent sur l'Amérique coloniale. Un troisième met en évidence la nécessité de

considérer les pratiques de traduction des époques coloniales pour ce qu'elles ont été, soit des instruments de production ou de reproduction des représentations collectives. La poésie n'est pas en reste avec l'article de Danièle Marcoux sur les voix et les voies de la raison poétique chez le poète, romancier et essayiste cubain Lezama Lima. Maria Sierra Córdoba Serrano jette un œil éclairé sur l'œuvre de Nicole Brossard et sa traduction en Espagne en analysant la pratique d'écriture féministe différentialiste et d'écriture au féminin. Toujours dans le domaine de la sociologie de la traduction, Rainier Grutman examine le cas de Jorge Semprun et celui de Carlos Barral relativement au prix Formentor. Quatre autres auteurs nous font part de leurs lectures. Un numéro à lire absolument. ☞

**Brigitte Charest, trad. a.**



## PROGRAMME D'ASSURANCE POUR LES MEMBRES DE L'OTTIAQ

P<sub>3</sub> A<sub>1</sub> S<sub>1</sub> S<sub>1</sub> E<sub>1</sub> Z<sub>10</sub> -

V<sub>4</sub> O<sub>1</sub> U<sub>1</sub> S<sub>1</sub>

L<sub>1</sub> E<sub>1</sub>

M<sub>2</sub> O<sub>1</sub> T<sub>1</sub>

Le programme d'assurance de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec est le seul qui puisse satisfaire parfaitement vos besoins d'assurance. Le seul qui vous offre des taux aussi avantageux. Et le seul pour lequel une équipe multidisciplinaire a été mise sur pied à votre intention.



Profitez ainsi de tarifs de groupe avantageux sur toutes les protections suivantes :

- assurance auto-habitation
- assurance vie, accidents, salaire
- assurance médicaments
- assurance voyage
- assurance juridique
- assurance des entreprises.

Pour obtenir une soumission gratuite, communiquez sans tarder avec un conseiller de Dale-Parizeau LM.

**DALE** U<sub>1</sub>  
**PARIZEAU**  
**LM**

Cabinet de services financiers

GATINEAU • JONQUIÈRE • MONTRÉAL  
QUÉBEC (Poitras, Layigueur)  
SHERBROOKE (Dutilleul-Parizeau)

**Vous pouvez nous joindre par téléphone de 8 h à 20 h du lundi au jeudi et de 8 h à 18 h le vendredi, SANS FRAIS AU 1 877 807-3756.** [www.dplm.com](http://www.dplm.com)

# A Window on the World of Literary Translation

*Meet literary translation pros of yesterday and today. Find out how they got started, learned their craft and approach their work.*

By **Barbara McClintock, C. Tr.**

WHITFIELD, Agnes, ed., *Writing between the Lines, Portraits of Canadian Anglophone Translators*, Waterloo, Ontario, Wilfrid Laurier University Press, 2006, 312 p.

**A**gnes Whitfield, a professor at York University, is the editor of this scholarly, yet readable book. It is interesting to see what drives the 12 translators profiled and how literary translation has evolved over the years. In her introduction, Agnes Whitfield talks about their social and political objectives, hence her title. All are passionate about what they do. Some feel they are making a difference by building bridges between cultures or promoting social causes. All are eminent professionals, as are those who wrote the portraits.

## *Between the lines*

All the literary translators featured have translated major works, starting with William Hume Blake (1861–1924) and *Maria Chapdelaine*. Sherry Simon provides a very interesting comparison of two “competing” translations of the same novel, showing why Blake’s translation is considered the standard version. Through archaic language and French-sounding words, Blake depicts 1920s rural Quebec. Blake’s motivation is that he was convinced that: “French-Canadian society ... will disappear as it modernizes.”

The portraits highlight the fact that translations are influenced by the social and political context. Few literary translations were published in Canada before the 1970s. The 1960s and 1970s were a time of “big changes” in Quebec, and the

early 1970s saw an explosion of new talent. Also at that time, literary translation was beginning to receive support from the Canada Council for the Arts.

In addition to learning about the history of literary translation in Canada, we discover that even the pros need to “sell” translations and search for publishers and, in the process, receive rejection slips. Blake, Glassco, Stratford, Marshall, Claxton, Fischman and others helped paved the way for today’s literary translators, some of whom are commercially successful.

## *What makes them tick?*

Joyce Marshall was working for the CBC when she was first asked to do a translation of Gabrielle Roy’s work (*The Road Past Altamont*, 1966). Not formally trained in translation, she had the advantage of working closely with the author. Patricia Claxton translated a controversial

political essay by the young Pierre Elliot Trudeau and, among other of her works, Gabrielle’s Roy’s autobiography (*Enchantment and Sorrow*, 1987). Linda Gaboriau “fell into translating for the theatre” through her personal contacts as theatre critic at *The Gazette*.

Sheila Fischman, one of the best known literary translators in Canada, got her “big break” with her neighbour, writer Roch Carrier, when she translated his successful book, *La Guerre, Yes Sir!* (1970). She went on to translate all of his work. His story *The Hockey Sweater* has become a children’s classic in English Canada, and a quotation from it appears in English and French on the Canadian five-dollar bill. An enthusiastic promoter of contemporary Quebec literature, Fischman has helped create an English-speaking audience for many authors.

Fischman is known for her friendships with “her” authors. She

translated Anne Hébert’s last seven novels into English. After her death, *The Globe and Mail* asked Fischman to comment on Anne Hébert’s contribution to Quebec and Canadian literature. Fischman has donated her correspondence with publishers and authors from 1968 to 1998 to Archives Canada.

## *Some advice from Sheila Fischman*

- Choose books that “speak” to you.
- Approach your work rigorously and methodically, one translation at a time.
- Strive to capture the style of the original author.
- Be a perfectionist; consult with the author throughout the process if there are difficult passages or unclear meanings.
- Send a copy to the author before it goes to the publisher. The author may catch some errors.
- Hire an agent to handle the business side of things.

## *Recognition of translators*

The translators presented have a “chameleon-like ability” to capture the author’s voice. They spend a lot of time researching, either with the author or with other people or via reference books. For example, Linda Gaboriau, a Quebec theatre specialist, works with actors in addition to playwrights. Many of those profiled lobby for the recognition of translators. Perhaps most telling is that their names on book jackets sell books. ☺



## ○ Nouveautés livres

Anouk Jaccarini, trad. a.  
Solange Lapierre  
Barbara McClintock, C. Tr.

### Québec – Canada

DELISLE, Yvon, *Mieux dire mieux écrire, petit corrigé des 2 000 énoncés les plus malmenés au Québec*, 4<sup>e</sup> éd. revue et augm., Septembre éd., Sainte-Foy (Québec), 152 p., 2007, ISBN 2-923214-16-1.



Sans prétention, cet outil est facile à consulter grâce à la présentation alphabétique des formes fautives. Une série d'expressions anglaises mal traduites ainsi que 500 nouvelles entrées caractérisent cette nouvelle édition, qui comprend un test de révision ainsi que les énoncés les plus malmenés par les élèves, le personnel enseignant, les journalistes et le personnel de bureau.

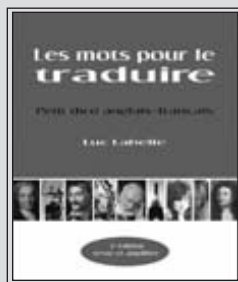
DUGAS, Jean-Yves, *Dictionnaire universel des gentilés en français*, Linguatex, Montréal, 530 p., 2006, ISBN 2-930342-46-0.

Comment nomme-t-on les habitants de Galway, de Nagano, ou de Volubilis? Quelle est l'origine des désignations Hiérosolymitain ou Sourdin? Au fil des 8166 entrées, c'est à un voyage au pays des noms collectifs du monde entier que vous convie un gentiliste passionné. Ce panorama intègre des variantes appellatoires ainsi que des explications de nature historique, linguistique, toponymique, anecdotique ou autre, des faits de prononciation, etc.

GABORIEAU, Antoine, *Le Petit Gabi, Dictionnaire des anglicismes du Canada français*, Éditions des Plaines, Saint-Boniface, Manitoba, 226 p., 2007, ISBN 978-2-89611-031-5.

Cet ouvrage du professeur Gaborieau contient plus de 2500 anglicismes à corriger. Conçu dans une perspective pancanadienne, ce dictionnaire apprivoise les termes français, même les plus revêches. Référence incontournable pour qui s'intéresse à la langue en usage dans la francophonie canadienne.

LABELLE, Luc, *Les mots pour le traduire, Petit dico anglais-français*, 3<sup>e</sup> éd., revue et amplifiée, Québec, 793 p., 2007, ISBN 978-2-9808773-2-2.



Cette troisième édition d'un ouvrage qui a récolté de nombreux éloges (voir *Circuit* n° 89, 2005) témoigne de la qualité et de l'intérêt de ce dictionnaire bilingue canadien. Il s'agit d'une référence qui, en plus de proposer des traductions intéressantes et variées, offre des solutions originales et pertinentes.

LAURIN, Jacques, *Nos anglicismes : 2300 mots ou expressions à corriger*, 2<sup>e</sup> éd., éd. de l'Homme, Montréal, 366 p., 2006, ISBN 2-76192118-3.

En réponse aux assauts quotidiens de l'anglais, l'auteur a débarrassé une montagne de mots et d'expressions familières qui gagneront à être francisés avant que la situation change pour le pire.

MÉNARD, Louis, *Dictionnaire de la comptabilité, Canadian Institute of Chartered Accountants*, 2007, CD-Rom, <https://www.knotia.ca>.

The Canadian Institute of Chartered Accountants has issued an update of this dictionary, originally published in 2004. This new version, 1.2, is only available on CD-ROM. More than 150 entries have been added and close to 600 entries have been modified. The dictionary contains 8,043 entries with 13,000 English terms and over 18,000 French terms.

MESSIER, Alain, *Dictionnaire encyclopédique et historique de la police politique du Bas-Canada 1838-1840*, Guérin éd., Montréal, 416 p., 2006, ISBN 9782760168992.

Cet ouvrage relate l'histoire de la mise sur pied du premier corps de police au Canada par Lord Durham en vue de « contrer la méchanceté de la plus grande partie de la population de Québec... ». Découvrez le système mis en place pour menotter tout mouvement politique s'opposant à l'union du Bas-Canada et du Haut-Canada.

VACHON-L'HEUREUX, Pierrette et Louise GUENETTE, *Avoir bon genre à l'écrit – Guide de rédaction épistolaire*, Office québécois de la langue française, les Publications du Québec, 212 p., 2006, ISBN 978-2-551-19782-8 2007.



Au-delà des noms féminins de personnes, c'est la féminisation des textes qui retient ici l'attention des auteures. Elles proposent un guide comprenant explications théoriques, exemples et exercices permettant au lecteur d'apprendre à préserver la lisibilité et l'intelligibilité des textes qu'il rédige tout en donnant « une égale visibilité aux hommes et aux femmes ». On y trouve plus de 1000 appellations féminines.

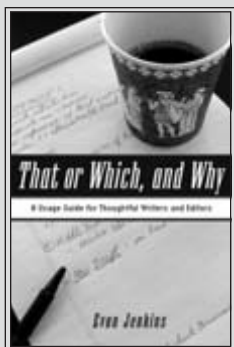
## Affaires

CORNUAU, Nadia, FORTEY, Stuart, NICHOLSON, Kate et Georges PILARD, *Harrap's Capital-L'anglais des affaires, Dictionnaire et guide de communication English-French, français-anglais*, Harrap, 260 p., 2006, ISBN 0-245-50744-2.

Plus de 42000 mots et expressions propres aux affaires : finance, marketing, ressources humaines ; 1500 nouveaux termes ; plusieurs centaines de définitions illustrées par des extraits de la presse généraliste et spécialisée. Un guide de communication pour toutes les situations professionnelles.

## English language

JENKINS, Evan, *That or Which, and Why : A Usage Guide for Thoughtful Writers and Editors*, Routledge (paperback), 166 p., 2007, ISBN 0415977266.



Based on Evan Jenkins' "Language Corner" column in the *Columbia Journalism Review*, the book is a compilation of brief entries on 200 major stumbling blocks in writing, from the wonderful world of "that" and "which" to trickier issues such as the correct usage of common idiomatic expressions. From the vantage point of his experience as a newsroom editor and teacher, Jenkins takes a light approach to teaching better writing throughout the book, providing easy-to-use guidelines.

MOSSOP, Brian, *Revising and Editing for Translators*, 2nd ed., St Jerome Publishing, Manchester, www.stjerome.co.uk, 224 p., 2007, ISBN 1-900650-96-7.

Brian Mossop, a French-to-English translator, reviser and trainer at the federal government's Translation Bureau, covers a wide range of topics, including copy editing, style editing, structural editing, checking for consistency, revising procedures and principles, and translation quality assessment. This second edition discusses computer aids to checking and the degree of revision tailored to the type of text. Five appendices also provide useful information, such as a summary of revision principles, quality assessment, grading scheme and unilingual re-reading.

## Journalisme

GUSDORF, Florent et Alan MANNING, *Hot off the Press-Traduire sans trahir*, Ellipses, 128 p., 2006, ISBN 978-2-7298-3117-2.

Ce livre d'exercices sur le thème journalistique recouvre des champs lexicaux des domaines social, politique, économique et sociétal. Chaque chapitre se divise en deux : un texte en français suivi de 20 phrases de thème extraites d'articles de la grande presse, avec les corrigés en regard. L'ambition des auteurs a été de proposer une traduction aussi fidèle que possible à la lettre du texte sans pour autant en trahir l'esprit, garantie de l'authenticité de la langue.

## Langue française

BERTRAND, Rémi, *Un bouquin n'est pas un livre : les nuances des synonymes*, coll. Points Le Goût Des Mots, Seuil, Paris, 184 p., 2006, ISBN 2757800868.

Au fil de petites chroniques, l'auteur nous communique le plaisir de la langue en confrontant les synonymes : vélo/bicyclette, cigarette/clope, mail/courriel... Humour et bonne humeur se mêlent à l'étymologie et à la rigueur de l'information.

BOUSSINOT, Roger, *Dictionnaire des synonymes, analogies, antonymes, nouvelle édition revue et complétée sous la direction de Jean Pruvost*, Bordas, 2<sup>e</sup> éd., 960 p., 2007, ISBN 2047322820.

Une immense collection de mots et d'expressions regroupées selon leur voisinage de sens : synonymes et équivalents, termes analogiques, antonymes. La richesse de la nomenclature et l'organisation de l'ouvrage amènent rapidement au mot ou à l'expression les plus adaptés à l'idée que l'on veut exprimer. Utile pour enrichir son vocabulaire et découvrir les subtilités de la langue française.

HOUDART, Olivier et Sylvie PRIOUL, *La ponctuation ou l'art d'accueillir les textes*, Seuil, 202 p., 2006, ISBN 2020858029.

Cet ouvrage est une mine pour tous ceux qui se posent des questions sur l'emploi de la ponctuation. Facétieux et ludique, il ravira les amateurs de style car chaque chapitre est illustré d'extraits de romans ou d'articles extrêmement bien choisis. Il permet aussi, grâce aux synthèses de fin de chapitre, de trouver rapidement l'information.

## Langue, linguistique

AYASCH, Isabelle et Laurianne HILLION, *Les faux amis réconciliés. Vocabulaire français-anglais*, Ellipses, 264 p., 2006, ISBN 978-2-7298-3019-9.



Cet ouvrage offre aux étudiants du premier cycle universitaire une liste des faux amis les plus courants. Par son format original en quatre colonnes, il permet d'apprendre aisément les divers sens des mots anglais qui prêtent à confusion et présente en miroir les mots français avec lesquels on pourrait les confondre, ainsi que leur traduction.

LEBRUN, Jean-Luc, *Guide pratique de rédaction scientifique, Comment écrire pour le lecteur scientifique international*, EDP Science, France, 192 p., 2007, ISBN 978-2-86883-904-6.

Les scientifiques sont régulièrement confrontés à un défi : produire des textes de qualité faciles à comprendre. Générer et soutenir l'attention peut en effet révéler autant de difficultés que présenter le résultat de ses propres recherches. Axé sur une approche cherchant à favoriser le lecteur, ce guide apprend comment communiquer son plaisir au lecteur, le garder attentif, réduire son temps de lecture et mettre en valeur les résultats.

## Médecine et biologie

BERTHET, Jacques, *Dictionnaire de biologie*, De Boeck, 1 046 p., 2006, ISBN 2-8041-2798-2.

Fruit d'un travail de très longue haleine, ce dictionnaire n'a pas son équivalent en français et comporte les définitions de 9 500 termes issus de tous les champs disciplinaires de la biologie. L'objectif est d'offrir aux étudiants, chercheurs ou enseignants un accès aisé au vocabulaire des disciplines qui leur sont peu familières. Afin d'en faciliter la compréhension, la définition de nombreux termes est explicitée, parfois assez longuement, ou illustrée par des exemples.

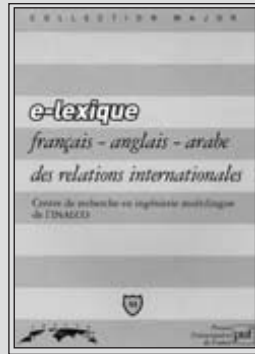
○

CARNET, Didier, *Lexique des termes médicaux (anglais/français – français/anglais) – Guide lexical à l'usage des Sciences de la santé*, Ellipses, 601 p., 2006, ISBN 978-2-7298-2901-8.

Cet ouvrage, fruit de plus de 15 années d'expérience de l'enseignement universitaire de l'anglais médical, comprend 17 000 entrées dans chaque langue. Il a l'avantage de rester maniable, tout en offrant une taille de police permettant une lecture aisée. Il s'adresse bien sûr aux professionnels de la santé, mais aussi aux traducteurs et aux utilisateurs de l'anglais dans les domaines médical, médico-social et paramédical.

## Relations internationales

DAUBE, Jean-Michel et Sylvie CHRAÏBI, *E-lexique français-anglais-arabe des relations internationales*, coll. Major, PUF, 224 p., 2007, ISBN 9782130559795.



Au lieu de recopier des dictionnaires ou de faire confiance à leur connaissance intuitive de la langue, les auteurs ont rassemblé des textes trilingues sur le net et cherché comment, concrètement, telle notion est traduite. Ils ont retenu les traductions qui s'imposaient le plus fréquemment et donné le contexte propre à chacune. On est donc assuré de trouver ici le vocabulaire actuel, tel qu'il est utilisé par les traducteurs professionnels dans les journaux, les rapports, les conférences ou les réunions internationales.

## Traductologie

BARRABAND, Mathilde, FAERBER Johan et Aurélien PIGEAT, *Le mot juste, Des mots à l'essai aux mots à l'œuvre*, Presses Sorbonne Nouvelle, 180 p., 2006, ISBN 2875 543475.

Le mot juste existe-t-il? N'est-il pas plutôt à entendre comme un paradoxe qui admet et refuse dans le même temps toute parole? Car parler ne suffit peut-être jamais à dire ce que l'on voudrait dire. Loin de se limiter au problème lexical, s'interroger sur le mot juste devient ainsi l'occasion de redéfinir l'acte d'écrire sinon d'en tracer une histoire renouvelée.

# La traduction comme combat

par Marie Vrinat-Nikolov

**E**n 1878, la victoire des Russes à l'issue de la guerre qui les a opposés à l'Empire ottoman libère la Bulgarie de cinq siècles d'occupation ottomane qui l'ont isolée des grands courants culturels européens. Les années qui suivent sont, pour ce pays, une période de reconstruction nationale, de formation et d'enrichissement d'une culture à laquelle on aimerait redonner sa place au sein de la communauté intellectuelle européenne.

La conscience qu'il faut rénovier les lettres bulgares au contact des littératures occidentales et russe par la traduction est particulièrement aiguë au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, période de foisonnement des idées et de modernisme. Cette prise de conscience, ce travail d'eupéanisation de la littérature bulgare sont préparés par la génération d'intellectuels de la fin du siècle précédent. Parmi eux, donnons la place qu'elle mérite à Ekaterina Karavelova, traductrice, enseignante, femme de lettres, combattante pour la démocratie, pour la cause des femmes, le salut des Juifs bulgares, et pourtant à l'heure actuelle singulièrement méconnue.

Cette femme de caractère, l'une des plus cultivées de son époque, laisse une œuvre intéressante et variée : pamphlets, articles critiques sur la littérature bulgare, discours écrits directement en français et en anglais, poèmes inédits et traductions (au nombre de 33), du français surtout, mais aussi du russe, de l'allemand et de l'anglais, faites entre 1888 et 1899 et parues, dans leur majeure partie, dans des revues littéraires. Elle n'est pas la première traductrice bulgare, mais elle est incontestablement l'une des pionnières dans ce domaine.

## Un destin singulier

Née en 1860, disparue en 1947, Ekaterina Karavelova a vécu un vaste pan de l'histoire bulgare, riche en vicissitudes et en recherches tâtonnantes. Après avoir passé dix ans à Moscou où elle fait de brillantes études dans un lycée moscovite très réputé, acquérant ainsi une solide culture générale — c'est là qu'elle découvre la littérature russe, bien sûr, avec Lermontov, Pouchkine, Tourguéniev, Tolstoï, Tchernichevski, Dostoïevski, mais aussi allemande, anglaise et française —, elle rentre en Bulgarie en 1878. Elle y épouse Petko Karavelov, futur premier ministre, ignorant qu'elle lie pour toujours son existence à la vie politique, culturelle et sociale de son pays, particulièrement mouvementée et tumultueuse, et que sa vie ne sera qu'un long combat pour la démocratie, à ses côtés. En 1903, Petko Karavelov meurt, laissant sa femme seule avec leurs deux filles, Viola et Laura. Un autre combat commence alors pour elle, sur tous les fronts. Durant les deux guerres balkaniques de 1912 et 1913, elle dirige bénévolement le personnel soignant volontaire dans le plus grand hôpital de Sofia, où elle se fait remarquer par sa volonté, son courage et son sens de l'organisation. En 1913, sa fille Laura, mariée depuis peu au poète Peyou Yavorov, meurt tragiquement. En septembre 1923, une insurrection organisée par le parti communiste pour répondre à un coup d'État militaire est cruellement réprimée par les autorités; Ekaterina Karavelova est à la tête du comité général d'assistance aux victimes. Demeurée seule après la disparition de son gendre et la mort de sa seconde fille, Viola, en 1934, elle se battra pour trois

grandes causes : la condition féminine, la paix et la reconnaissance de la Bulgarie sur la scène internationale. Elle préside notamment l'Union des femmes ainsi que la section bulgare de la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté, qu'elle représente à plusieurs congrès, notamment à Washington (1924) et à Dublin (1926), où ses discours, prononcés directement en anglais, attirent l'attention sur la Bulgarie. En 1943, il s'en est fallu de peu que la Bulgarie, alors alliée des Allemands, n'envoie ses 40 000 Juifs dans les camps d'extermination. C'est grâce à l'action conjuguée du peuple bulgare, du député Dimitar Pechev et du roi Boris III (fils de Ferdinand) que les Juifs bulgares sont sauvés *in extremis*. Ekaterina Karavelova, proche de la sœur de ce dernier, était aussi de ce combat.



### Le respect du texte

Si le XVII<sup>e</sup> siècle, en France, a fait naître les « Belles infidèles » au nom de la beauté et de la pureté de la langue française, ce sont d'autres raisons qui expliquent que, dans la Bulgarie du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, on ne se prive pas de changer le texte original, d'en retrancher des passages, d'y ajouter des commentaires, voire de le bulgariser totalement, afin de le rendre encore plus accessible au lecteur de l'époque. La traduction est investie d'une mission avant tout didactique et éducatrice ; ce n'est pas le texte lui-même qui prime mais plutôt le message qu'il véhicule. Il importe donc peu qu'on le traduise directement de la langue originale ou qu'on passe par l'écran d'une autre traduction.

Dans ce contexte, les traductions d'Ekaterina Karavelova sont plus représentatives de la génération suivante, en ce qu'elles respectent le texte et qu'on y trouve une recherche de la précision. La traduction est alors porteuse d'une mission différente : en révélant les modèles étrangers les plus intéressants, elle doit aider à l'émergence d'une littérature originale plus riche et diversifiée.

Si l'on s'arrête sur la liste des écrivains qu'elle a traduits, on remarque qu'elle a privilégié des auteurs connus et contemporains, surtout français (notamment Flaubert, Maupassant, Hugo, Halévy et Nodier), mais aussi russes (par exemple Tourguéniev et Tchekhov) et allemands (notamment Goethe et Heine), et qu'elle

les a traduits directement de la langue originale.

La comparaison entre ses traductions et les textes originaux produit une impression d'ensemble très positive : il est évident que la traductrice comprend ce qu'elle traduit dans le détail et la nuance, qu'elle respecte le texte et tente d'en recréer le rythme propre, la plasticité et l'expressivité. En règle générale, elle ne retranche rien au texte, n'y ajoute rien non plus et ne se permet pas de commentaires. Elle traduit, tout simplement, avec une précision étonnante, des textes évoquant par exemple l'univers provençal (Alphonse Daudet), baignant dans un exotisme oriental (*Hérodias*), recréant l'ambiance tumultueuse de l'Assemblée nationale (*Discours sur la presse*, de

Victor Hugo... qui avait un fort écho dans le contexte politique bulgare de l'époque) ou encore suscitant des visions de cauchemar (*Une Nuit*, de Maupassant). Par ailleurs, soucieuse de préparer le lecteur, de lui permettre une lecture plus fructueuse, de l'aider à accéder à une culture étrangère, elle fait précéder sa traduction de l'*Egmont*, de Goethe, d'une analyse de l'œuvre et de son contexte historique, celle des *Pamphlets*, de Courier, d'une biographie de l'auteur ainsi que d'une présentation de ses écrits.

L'ensemble fait regretter qu'Ekaterina Karavelova se soit arrêtée si tôt sur un chemin aussi prometteur. Pourquoi a-t-elle traduit durant une période aussi courte (1888 – 1890) ? Il semblerait qu'il y ait, dans sa vie, un temps pour tout : pour écrire ses pamphlets salués par les écrivains et les critiques de son époque, un temps pour se battre, un temps pour traduire, un temps pour écrire ses articles et discours.

Son œuvre, de même que celle des autres collaborateurs de la revue *Biblioteka sveti Kliment*, dans laquelle elle a été publiée pour la majeure partie, a été un creuset qui a permis à la génération suivante, celle du cercle Missal, d'aller plus loin dans la voie d'une éthique de la traduction, d'exigences formulées de manière plus théorique et critique, et d'avancer également sur la voie de l'europeanisation de la littérature bulgare. 🍷

Je remercie Jean Delisle, professeur et directeur de l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa, de m'avoir donné l'occasion d'écrire le chapitre « Ekaterina Karavelova, une traductrice discrète » du livre *Portraits de traductrices*, établi sous sa direction (Presses de l'université d'Ottawa, 2001).

# À la découverte de l'arumbaya

Entretien avec le  
Professeur Tournesol

**Circuit :** Bonjour, Professeur Tournesol. Bien que ce ne soit pas votre domaine de spécialité, nous vous remercions d'avoir accepté de nous parler des aspects linguistiques propres à l'œuvre d'Hergé.

**Tournesol :** Des langoustines ? Mais pas du tout ! À Moulinsart, Nestor nous préparait souvent un *stoemp*, un plat typiquement bruxellois qui consiste en une purée de pommes de terre enrichie de poireaux. L'origine de ce mot mérite notre attention : à l'époque où il y avait des tramways hippomobiles à Bruxelles, dans les côtes difficiles à gravir, de solides gaillards sans emploi se plaçaient aux endroits stratégiques pour pousser les voitures (*ve te stoempe*). En guise de salaire, ils recevaient une assiette de la célèbre potée aux légumes. En néerlandais, *stoemp* signifie poussée. On peut aussi donner à cette spécialité une autre explication : pour préparer la célèbre potée, on pousse avec un pilon les légumes dans une passoire, en bruxellois, on dit *stoempen* pour pousser [apparenté au vieil allemand *stampfôn*, qui a donné *stampfen* en allemand moderne, *stampen* en néerlandais, *to stamp* en anglais, sans oublier le « stomp », une vieille danse de jazz qui se caractérise par des pas fortement marqués ; ce mot est également apparenté au grec, *stémbein*]. Nous retrouverons ce terme dans *Tintin et les Picaros*, sous une forme à peine déguisée, le *stoumpo* dans la langue des indigènes, qui est en fait — comme bien des pseudolangues créées par Hergé — un cryptage du marollien.

## Mixité de cultures

**C. : Le marollien ?**

**T. :** En effet, toute l'œuvre d'Hergé est imprégnée de la mixité des cultures germanique et romane qui se

traduit tout particulièrement dans l'usage du marollien, dialecte flamand teinté de tournures francophones, parlé à Bruxelles.

**C. : Comment Hergé s'y est-il pris pour intégrer des expressions bruxelloises dans ses albums ?**

**T. :** Commençons par *L'Oreille cassée* et *Le Sceptre d'Ottokar*, où le jeu de brouillage pratiqué par Hergé est le plus intense et qui nous a légué trois « langues » : l'arumbaya, ainsi que le *syldave* et le *bordure*, deux versions balkaniques du marollien.

**C. : L'arumbaya ?**

**T. :** Du rhum ? Non, le capitaine ne buvait que du whisky ; mais dans une de nos aventures, Tintin a rencontré les Arumbayas, un peuple indien dont le nom peut se rapprocher de la phrase flamande *Hed e rhum ba ja ?*, que l'on peut traduire comme « As-tu du rhum sur toi ? ». Tintin est à la recherche d'un fétiche à l'oreille cassée. Ridgewell, un anthropologue qui vit parmi les indiens arumbayas demande au chef : *Nokho Ara no pikuri klana opoh ? Tintin zouka da pikuri. Wetche douvanet ?* Analysons cette phrase : *Nokho*, semble être le nom du chef. Cependant, il faut relier *Nokho* à *Ara no*, et en appliquant les principes du svarabakhisme, c'est-à-dire en procédant par vocalisation, nous obtenons « *Nokh oar* (a)n(o) », où « *nokh* » = nld. *Nog*, « *oar* » = nld. *waar*, et « (a)n(o) » la transposition vocalisée de *den*, l'article bruxellois au nominatif singulier masculin, équivalent au « *de* » du néerlandais. Nous pouvons donc lire : *Nog waar (is) den Pikuri ?*, « Encore où (est) le Pikuri ? », bref : Où est donc ce fétiche ? *Pikuri* fait allusion au verbe *pikken* (voler) proche du français *piquer* et dans *Pikuri*, nous avons la terminaison « *uri* » rappelant le terme néerlandais *oren*, où l'on reconnaît aussi la filiation avec l'allemand *Ohren* et l'anglais *ears*



— précisons que le fétiche a une oreille cassée !

**C. : Les principes du svarabakhisme ? Professeur, pouvez-vous éclairer notre lanterne ?**

**T. :** Les grammairiens indiens de l'Antiquité avaient remarqué que dans leur propre langue, le sanskrit, il y avait une ou plusieurs voyelles supplémentaires ou « *svarakhti* » non écrites, mais qui se prononçaient. Ce phénomène se produit dans de nombreux idiomes, entre autres en néerlandais, où *grens* (frontière) se prononce souvent « *g(e)rens* ». Cette méthode semble tout particulièrement indiquée pour déchiffrer des mots ou segments bien découpés, comme l'exemple que je vous ai donné. Poursuivons notre analyse avec *Tintin zouka da pikuri. Wetche douvanet ?* Ce qui correspond au néerlandais *Tintin zoekt naar die Pikuri. Weet je daarwan iets ?*, soit « Tintin recherche ce Pikuri. Que sais-tu à ce sujet ? » Au passage, je signale aux lecteurs désireux de lire la version anglaise de *L'oreille cassée* que les textes en arumbaya y ont été traduits en dialecte londonien ! Un autre exemple tiré de cet album : Ridgewell apostrophe deux Indiens ayant envoyé une balle de golf qui avait atteint Tintin et leur dit : *Wé houn gown ! stoum erikos !* Le premier segment se transpose en néerlandais *willen jullie heengaan !* (voulez-vous bien déguerpir !), assorti de l'insulte *stoumos ricos*, à saveur espagnole, mais où l'on déchiffre en filigrane le bruxellois *stommerik*, l'idiot du village !

## Omniprésence du dialecte bruxellois

**C. : Toute l'œuvre d'Hergé est donc marquée par le dialecte bruxellois ?**

**T. :** Tout à fait. Dans *Le Lotus bleu*, Hergé l'a même « chinoisé ». L'émissaire de Wan Jen Ghié, qui vient mettre Tintin en garde contre l'agent japonais Mitsuhirato, est frappé par le « poison qui rend fou » et se met à chanter : *Toung si nan peï*. En dialecte marollien, on peut écrire *toen zingt ne peï* et en néerlandais *Toen zingt een peï* signifiant « alors un type se met à chanter », ce qui correspond exactement à la scène représentée ! Dans *Le Sceptre d'Ottokar*, Hergé nous livre de véritables bijoux marolliens. L'inspecteur chargé de suivre Tintin se nomme Sporowitch, savoureux mélange de bruxellois et de la terminaison slave signifiant « fils de ». En néerlandais, *spoor* signifie la piste ; ce fils de pisteur est un bien piètre pisteur puisqu'il échoue dans sa tentative de photographeur Tintin ! Plus loin dans cet album, deux paysans *syldaves* apercevant Milou accroché à un parachute s'exclament : *Zrålük ! Czesot on klebcz !* En éliminant les signes de « *syldavisation* », on obtient *re-luque*, mot picard emprunté au wallon *rilouki*, du néerlandais *loeken*, apparenté à l'anglais *to look* et la deuxième exclamation nous donne : *t'es toch een klebs*, où Hergé s'autorise même une petite allusion à l'arabe avec le mot *klebs*, *Czesot* (nld. *Het is toch een klebs* — c'est quand même un chien ! —

# Why I like Computer Aided Translation

By John Lejderman, C. Tr.

et nous retrouvons *Czestot* dans un autre phylactère où deux paysans disent de Tintin : *Czestot wzryzhar niets on waghobontz!...Czestot bätczer yher kzőmmetz dascz gendarmaskaia?* ce qui peut se traduire par « Ce gaillard n'est certainement pas un vagabond et il serait préférable qu'il nous accompagne à la gendarmerie », avec en néerlandais *het is toch beter*. Pour terminer, citons quelques jeux de mots toponymiques : dans *Tintin au pays de l'or noir*, le nom des ports de Khemkhâl, ce dernier déclenchant l'hilarité chez les Bruxellois, puisqu'il signifie « J'ai froid » (nld. *Ik heb het koud*), et de Khemed (nld. *Ik heb het*), « il m'en arrive ». Les patronymes ne sont pas en reste! Présentons l'émir Ben Kalish Ezab, le préfixe Ben signifiant fils, mais la suite est des plus savoureuses : *Kaliche zap* en dialecte signifie « jus de réglisse (kalich = réglisse et zap = jus) ... pour désigner un café insipide! Sans oublier l'infâme personnage Bab El Ehr qui est, à Bruxelles, un *babbeleer*, soit un bavard impénitent, terme qui parfois dévie de son sens initial pour désigner un avocat. Hergé fait preuve d'une subtilité extrême quand il mêle le marollien et sa connaissance de l'arabe : dans le désert, le cavalier accompagnant le puissant cheik Bab El Ehr s'exclame : « Voici le puits de Bir El Ambik. » Ici, le jeu de mots est double, en arabe, *Bir* signifie « le puits » et rappelle le terme flamand *bier* (la bière). De plus, la *lambic* est une bière bruxelloise! Pour découvrir d'autres trésors marolliens, je conseille aux lecteurs tintinophiles de *Circuit* de se procurer l'ouvrage suivant : *Tintin — ketje de Bruxelles*, publié chez Casterman en 2004, dans lequel Alain Préaux et Daniel Justens nous invitent à de succulentes aventures linguistiques. ☺

Didier Lafond

Every now and then, the question comes up in the OTTIAQ Internet discussion forum as to which Computer Aided Translation (CAT) tool is best, and what might lead a translator to justify the expense of acquiring such a tool. As a result of my participation in one of those exchanges, where I encouraged the use of such tools, and particularly the one I use, Déjà Vu, I was asked to write an article describing my experience.

It was not an easy decision for me to invest over \$1,000 to buy a piece of software to aid in my work. I felt ambivalent: on the one hand, I'm a firm believer in exploiting my computer's power to the maximum; on the other hand I was skeptical about how well a machine could help in what is essentially a manual craft and art. I have a Master's degree in Computer Science, with a specialization in Artificial Intelligence, so I have a bias toward believing that computers will one day turn out translations good enough to compete with human translators, at least in certain circumstances. So why did I put off the decision to acquire a CAT tool for so long?

## Machine translation

Once I tried the experiment of translating a text using machine translation tools like Systran that attempt to do a complete translation of a text based on their own internal rules. I wanted to see if editing a machine translation would be more efficient than doing a translation from scratch. The experience was disappointing. I found it took longer to edit a poor translation than to do the job myself.



Here we see the Déjà Vu interface with which the translator works, whether translating a document in Word, PowerPoint, Excel, Pagemaker, etc. In the top right panel we see a list of Word files that are part of this project. The two columns on the left show the source and target text. Currently, all target segments with the expression "bird flu" are displayed from all the files in the project by filtering on that expression. The bottom right panel shows some of the terms from the terminology database that were substituted in the selected line, before the final translation was edited.

## Translation memories

Later, I noticed Translation Memory tools coming onto the market. Trados is the best known in this class. My understanding was that such tools would be good for texts with a lot of repetition, since they can immediately recognize a previously translated sentence and substitute it in a new translation. However, the texts I worked on, though generally quite technical, did not seem very repetitive in nature. But as I noticed more and more translators turning to Translation Memory tools, I began to wonder if I was missing something. I was also wondering whether I was missing out on some work from agencies that use CAT tools, because I could not communicate directly with their tool.

Then the question arose: which CAT tool? Through the Lantra Internet discussion forum, I discovered someone who had used several of the most common tools, could

therefore compare them, and who strongly recommended Déjà Vu. That was enough to make me decide to give it a try. My biggest hesitation was the knowledge that Trados was the tool most used by agencies, but I was assured that Déjà Vu could process Trados files very well and that in fact has turned out to be true, and it is a significant asset.

## Translation environment

I discovered several immediate advantages, even if it took a while to get used to working in a new way. I almost immediately found a new client who wanted me to supply them with a translation memory in addition to the translation, and I was now able to do that. Furthermore, I discovered that Déjà Vu treats a multi-file project as one single large file. All of a sudden I could easily work on a website with a hundred files, whereas it had

previously been an onerous task to maintain consistency throughout such a complex web of documents. I started doing more website translations. The tool soon paid for itself, just in the extra work it brought in. Another feature I particularly liked was the ability to filter segments on the basis of a selected term, for example, to view all sentences, and only those sentences containing the word “quittance,” to see how it was used and translated throughout the project — a good way of assuring the quality of the translation. The latter are just a few examples of some of the features that I would characterize as being part of the “translation environment.” I hadn’t realized before that my productivity could be increased by a well-designed translation environment, irrespective of the treatment of repetition.

## Repetition

On the other hand, the tool does handle repetition well. And before using such a tool, I didn’t realize just how much repetition there is in many of the documents I translate. The other day I had two documents, describing two different models of ATM, with many features in common. Half of the sentences were repetitions of other sentences, although I was paid for every word. Manually verifying that each sentence is actually an exact repetition is time-consuming. There is a real saving here. Furthermore, even in the magazine I translate every two months, where I don’t expect much repetition, I have discovered that some authors are recycling parts of their old articles. All of a sudden a complete paragraph is translated automatically, much to my surprise. Even if it doesn’t happen every day, it’s a great pleasure when it does happen.

## Translation by example

In the particular case of Déjà Vu, the handling of repetition is more refined than just recognizing previously translated sentences. Déjà Vu’s “Autoassemble” function substitutes terms and expressions that it recognizes within a sentence that has never been translated. You could call this “translation by example.” This is great, except that you must manually define a terminology database that is used by the autoassemble function in order to make the substitutions. Although defining the new terms and their translations on the fly while translating is fairly quick, I found at first that I was losing more time feeding the terminology database than I was gaining by using the autoassemble function. This was frustrating. It took a long time before I was sure that I was really gaining in productivity. Now it sometimes happens that even a whole previously untranslated sentence is perfectly translated just by this substitution. More generally, the autoassembled translation has to be edited considerably, but the time-saving becomes increasingly obvious as the system “learns” my way of translating over time. Once you get over the hump of building the terminology database, this function becomes the key advantage of Déjà Vu compared with other tools, as far as I know.

## Voice recognition

As I write this article, I am waiting for Dragon Naturally Speaking to arrive in the mail, to add voice recognition to my tool chest. I don’t know if it will be as powerful a productivity tool as Déjà Vu has been for me, but my search for ways to enhance productivity and quality through computer aided translation continues. ☺

# Faut-il toujours traduire *Canadians* par Canadiens ?

*Traduisant des documents de l’administration fédérale depuis plus de vingt ans, j’ai toujours été titillé par la fréquence effarante du mot *Canadians* dans ces textes.*

par François Lavallée, trad. a.

Qu’y a-t-il d’étonnant à ce que l’administration fédérale parle des Canadiens, me direz-vous ? En soi, rien. Et pourtant, très tôt dans ma carrière, j’ai eu la sensation bizarre que les fonctionnaires fédéraux se servaient du mot *Canadians* comme d’un mantra, comme si on tentait indirectement de convaincre les Canadiens qu’ils existaient vraiment comme tels, contrairement à la rumeur populaire. Rappelons le mot de l’écrivain canadien Will Ferguson : « *We are not Americans. Nor are we British. Or French. Or Void. We are something else. And the sooner we define this, the better.* »

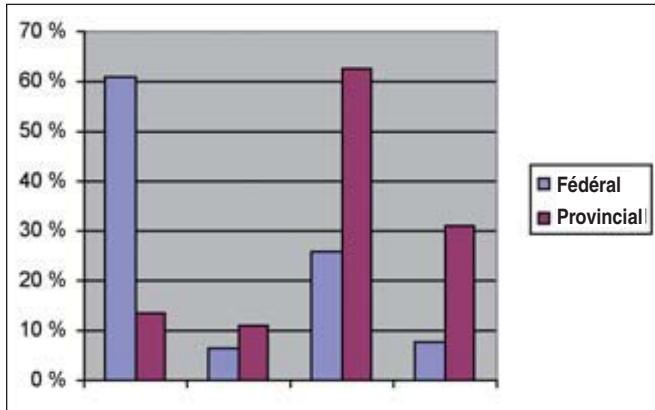
Apparemment, il a fallu attendre un quart de siècle après la création de la Confédération pour qu’un premier ministre canadien — c’était sir Charles Tupper — utilise pour la première fois le mot *Canadian* au sens politique actuel ! N’oublions pas en effet que, jusqu’à récemment, les Canadiens, c’était uniquement les Canadiens français. Les fonctionnaires fédéraux abuseraient-ils de la technique de marteilage de marque pour rattraper le temps perdu ?

Au-delà de la question sociopolitique, la simple dimension linguistique de cette observation réserve

déjà une découverte surprenante pour le traducteur. Commençons par nous poser la question suivante : s’il était si normal que l’administration publique fédérale utilise si souvent le mot « Canadiens », on pourrait s’attendre à ce que l’administration québécoise en fasse autant avec le mot « Québécois », non ? Bien avant l’apparition d’Internet, mon intuition me disait que ce n’était pas le cas. Google m’a permis d’en avoir le cœur net.

## Méthode

Pour vérifier mon hypothèse, il suffirait de vérifier la fréquence relative du mot « Québécois » dans les textes de l’administration québécoise et du mot « Canadiens » dans les textes fédéraux. Mais pour calculer la fréquence relative, il faut connaître le nombre total de mots de chaque corpus, ce que Google ne peut fournir. Pour pallier ce problème, j’ai dû aller un peu plus loin, et continuer de suivre mon intuition quant à ce que seraient, selon moi, les expressions qu’utilisent les auteurs de textes rédigés en français au Québec là où les fonctionnaires fédéraux recourent au mot « Canadiens ». En



Le mot « Canadiens » est beaucoup plus fréquent dans les textes de l'administration fédérale que le mot « Québécois » dans les textes de l'administration québécoise. En revanche, les mots « citoyens », « population » et « société canadienne » y sont nettement plus rares (la comparaison porte évidemment sur l'expression « société québécoise » dans le dernier cas).

effet, l'État québécois peut certes moins utiliser le gentilé de ses administrés que l'État canadien, mais il n'en parle sûrement pas moins. J'ai donc posé l'hypothèse qu'il utilisait plutôt des équivalents comme « les citoyens », « la population » et « la société québécoise ». De fait, si le mot *Canadians* pullule dans les textes fédéraux écrits en anglais, il me semblait en revanche que les mots *citizens*, *population* et *society* y étaient beaucoup plus rares que leurs équivalents morphologiques dans les textes rédigés en français au Québec.

Il ne restait donc plus qu'à faire le total des mots « Canadiens », « citoyens », « population » et « société canadienne » dans les textes fédéraux, puis le total des mots « Québécois », « citoyens », « population » et « société québécoise » dans les textes provinciaux pour ensuite observer comment se répartissaient ces vocables à l'intérieur de l'ensemble<sup>1</sup>.

## Résultats

Bingo! Comme je m'y attendais, le mot « Canadiens » est infiniment plus fréquent dans les textes fédéraux que le mot « Québécois » dans

l'administration québécoise : 61 % dans le premier cas, et 14 % dans le second! Et, logiquement, les textes rédigés en français au Québec recourent beaucoup plus fréquemment aux trois expressions « la population », « la société » et « les citoyens », ce qui rétablit l'équilibre (voir le graphique).

Pour simplifier la comparaison, les recherches ont été faites uniquement sur les textes français dans les deux cas. Toutefois, si on se permet une petite incursion comparative entre les deux langues dans les textes fédéraux, on remarque que les expressions françaises « société canadienne » et « population canadienne » y sont respectivement deux fois et trois fois plus fréquentes que les expressions anglaises *Canadian society* et *Canadian population* (100 000 contre 50 000, et 66 000 contre 22 000 respectivement). Cela signifie deux choses : premièrement, que la fréquence relative du mot *Canadian* en anglais est probablement encore plus grande que ne l'indique le graphique, et deuxièmement, que bien des traducteurs ont déjà eu l'intuition confirmée par la recherche présentée ici.

## Conclusion

Le but ici n'est pas tant de bannir le mot « Canadiens » que de penser plus souvent à recourir à des équivalents comme « les citoyens », « la société canadienne » ou « la population » lorsque le contexte nous y invite. L'étude statistique qui précède, si sommaire soit-elle, montre bien que, ce faisant, le traducteur produira des textes plus idiomatiques. Mais il y a plus : ces nouvelles options, par leur variété, l'aideront à éviter la redondance, sans compter que deux de ces expressions, soit « la société canadienne » et « la population », lui fournissent une possibilité plus que bienvenue d'éviter l'encombrant doublet « Canadiens et Canadiennes », dont le rédacteur anglais, sans connaître sa chance, n'a jamais à se soucier. ☺

1. La démarche exacte a consisté à chercher les expressions 1° « les Canadiens », « les Canadiennes », « des Canadiens » et « des Canadiennes » (l'article servant à exclure les adjectifs), puis 2° « les citoyens », etc., 3° « la population » et 4° « la société canadienne » dans les sites « .gc.ca » et les variantes équivalentes avec le mot « Québécois » dans les sites « .gouv.qc.ca ».

## D'autres possibilités

Dans la recherche de formules idiomatiques, le traducteur doit savoir que la boîte des solutions reste toujours ouverte. Ainsi, les trois solutions proposées ici pour traduire *Canadians* dans les textes administratifs ne sont pas les seules. Dans un texte rédigé en français et paru dans le numéro de mars 2007 de *l'Actualité langagière*, Francine Kennedy en utilise spontanément deux autres à quelques paragraphes d'intervalle : « [...] les fonctionnaires fédéraux mettent leurs compétences au service de *leurs concitoyens* [...]. [...] Combien coûtent *au contribuable* les formulaires mal remplis, les demandes de renseignements inutiles, [...], les plaintes et les contestations sans fondement? » Ne reconnaît-on pas là deux contextes typiques où un rédacteur fédéral aurait spontanément utilisé *Canadians*?



# ***AlignFactory***

Un complément à votre logiciel à mémoire de traduction ou de recherche plein texte.

Accélérez et améliorez votre processus d'alignement et rendez plus performants vos outils existants.

- ***AlignFactory***
- ***AlignFactoryLight***
- ***AlignRobot***

Terminotix Inc.  
240, rue Bank, Bureau 600 • Ottawa (Ontario) • K2P 1X4 • Canada  
T. +1-613-233-8465  
[termino@terminotix.com](mailto:termino@terminotix.com) • [www.terminotix.com](http://www.terminotix.com)